

POLICE MAGAZINE



POURQUOI ON N'AURA PAS SPADA

Lire, pages 12 et 13, le sensationnel article écrit par notre collaboratrice Christiane HUBERT, la seule femme journaliste qui ait interviewé Spada. Notre photo montre Christiane Hubert interviewant Spada dans le maquis. (Photo Pathé-Natan.)

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION

30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e

Téléphone : TRINITÉ 72-96

Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS

Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes)...	50 fr.
	Un an (sans prime)...	37 fr.
	Six mois...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an...	65 fr.
	Six mois...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois.
en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

SHERLOCK HOLMES A-T-IL VRAIMENT EXISTÉ ?

C'est une question qui a, de tous temps, passionné les innombrables lecteurs du célèbre écrivain anglais Conan Doyle. Sherlock Holmes, le génial détective, a-t-il vraiment existé ? L'auteur l'a-t-il créé de toutes pièces, ou Conan Doyle a-t-il eu un modèle vivant ?

Nous pouvons répondre par l'affirmative. Sherlock Holmes a bel et bien vécu. Il y a eu, de par le monde, un cerveau à la merveilleuse subtilité, dont le possesseur pouvait dire après quelques secondes de confrontation avec un inconnu :

— Vous avez tel âge. Vous avez telles habitudes. Vous exercez telle profession. Vous possédez tel secret...

Son nom ?... Le docteur Joseph Bell, un Écossais d'Édimbourg.

Il ne faut pas oublier que Conan Doyle se destinait tout d'abord à la médecine. Il étudia donc assez longtemps sous les ordres du docteur Bell. Ce dernier possédait un don unique de raisonnement déductif, qui, dès le premier abord, impressionna profondément celui qui devait devenir un écrivain.

Ses facultés intuitives étaient inimaginables — a dit Conan Doyle en parlant de son inspirateur. Le souvenir du docteur Bell est à tout jamais gravé dans ma mémoire. Lorsque j'obtins mon titre de docteur et que je quittai l'Europe pour l'Afrique, je pris congé de mon maître avec une réelle affliction. Je ne me doutais pas, à cette époque, que j'en viendrais, un jour, à le transposer comme le héros d'une série d'aventures policières. Je ne pensais pas alors à mon futur Sherlock Holmes.

Et cependant, j'avais toujours présents devant les yeux les traits du docteur Bell. Son visage anguleux, ses yeux gris d'une pénétration à faire frissonner, son nez aquilin, ses manières un peu brusques et toujours mystérieuses...

Combien de fois, assis dans son fauteuil, les mains croisées sur un genou — attitude qui lui était familière — ne m'a-t-il pas émerveillé et — dois-je le dire ? — effrayé par ce pouvoir quasi surnaturel que nul de ses élèves ne parvenait à expliquer raisonnablement... Il lui suffisait de jeter un coup d'œil, en apparence indifférent, sur les mains, les ongles, d'un individu, les revers de son vêtement ou les poches, aux genoux de son pantalon, pour déclarer après

quelques secondes de silence, de sa voix étrangement timbrée, des choses qui arrondissaient de stupéfaction les yeux de l'interpellé... Des exemples ? Des anecdotes ?... J'en connais cent... J'en connais dix mille. Voici, au hasard de ma mémoire :

« A l'époque où j'étais son assistant, je vis, un jour, pénétrer dans la salle de consultation de l'hôpital un malade qui n'eut pas même le temps de s'asseoir. Le docteur disait déjà :

« — Oui... Je vois... Vous êtes malade par suite de l'abus de boisson. Pourquoi ne combattez-vous pas plus énergiquement ce penchant ? Je sais que vous avez une flasque plate remplie de gin dans la poche « revolver de votre pantalon... Sortez-la... »

« Le patient, médusé, tira en effet une bouteille plate de ses vêtements et la tendait au docteur, dont l'attitude ne dénotait aucun triomphe. Sa satisfaction était tout intérieure.

« Un autre malade se présentait.

« — Vous, déclarait mon maître, vous êtes savetier... »

« Mais, enfin !... Comment devinez-vous cela ?... me hasardai-je à lui demander.

« Un mince sourire rétrécissait sa bouche et il haussait les épaules :

« — Enfantin, mon garçon, enfantin !...

« Cet homme est savetier, je le précise, et non pas cordonnier. Voyez son pantalon.

« Il porte une marque distinctive d'usage, comme seuls en ont les pantalons des rapetasseurs. Ces ouvriers tiennent leurs pieds de fer entre les cuisses, et l'usage est nettement visible... »

« Évidemment, tout cela paraissait lumineux après l'explication !

« D'autres fois, faisant une sorte de cours aux étudiants réunis, il déclarait au milieu du plus religieux silence :

« — Messieurs... Je ne pourrais décider d'une manière catégorique la profession à laquelle appartient cet homme. Il est ouvrier en ardoises ou façonneur de bouchons. Voyez cette callosité entre ces deux doigts. Voyez encore la particularité qui existe sur la peau du poignet, exactement à l'endroit du pouls. On retrouve ces deux détails dans l'une et l'autre profession, lesquelles, cependant, n'ont rien de commun. Ils résultent de la manière dont le travail est effectué... »

« L'homme le regardait avec terreur,

comme il aurait regardé le diable si une telle apparition avait surgi devant lui.

« — Ah ! disait le Dr Bell, en d'autres occasions ! Voici un militaire !... Vous êtes militaire, n'est-ce pas mon ami ? (L'homme, cela va sans dire, était, ce jour-là, vêtu en civil)... »

« — Oui, monsieur le docteur ! » balbutiait l'autre.

« — Je sais... Je sais... continuait le docteur. Caporal ou sergent... Et vous avez fait votre service aux îles Bermudes !

« Voyons ! ne vous effrayez pas comme cela !

« Je vais vous dire comment je constate ces faits ! Vous êtes entré ici sans enlever votre casquette. L'habitude de la coiffure

« militaire. Votre air autoritaire, joint à l'âge que vous me paraissez avoir, me disent

« que vous savez commander. Mais l'erreur d'éducation commise me fait comprendre

« que vous n'êtes pas officier.

« — Et comment savez-vous que j'ai

« été aux Bermudes ? » s'effarait le patient, tandis que nous-mêmes nous nous taisions admiratifs.

« — Une légère éruption, là, sur votre

« front, me le révèle. Cette éruption est causée par une fièvre spéciale, qui ne règne

« qu'aux Bermudes et qui produit cette maladie de peau.

« N'est-ce pas admirable ?... A cette

« époque, au siècle dernier la science n'avait pas à sa disposition les données actuelles,

« ce qui ajoutait encore à la rareté d'un pareil pouvoir déductif.

« Un jour entra dans le cabinet du docteur une femme portant un bébé dans ses bras. Avant qu'elle eût ouvert la bouche,

« notre héros, qui lui avait jeté machinalement un regard de côté, remarqua négativement.

« — Le premier enfant, n'est-ce pas ? »

« Dans mon esprit, le docteur avait sans doute découvert des indices mystérieux

« qui... que... »

« Pas du tout ! Il m'expliqua en riant :

« — Vous n'avez pas remarqué la richesse du bérêt de l'enfant totalement disproportionnée avec les ressources, visible-

« ment modestes, de la pauvre femme ? Sa seule excuse pour une pareille prodigalité

« est que le petit est le premier... Alors, on le

« gâte !... Quand cette femme en aura eu

« d'autres, elle saura bien économiser son

« argent ! »

« Un malade se plaignait de douleurs dans la colonne vertébrale :

« — Il faudra cesser de porter des briques durant un certain temps ! » répliqua aussitôt le maître.

« L'homme resta sans voix.

« — Hé, oui ! Vous êtes maçon... Cela se voit à vos mains, à votre démarche, à la

« manière dont vous regardez toutes choses. Votre coup d'œil n'est pas direct. Vous

« semblez constamment mesurer la hauteur des bâtiments, de bas en haut ! »

« Est-ce à dire que le docteur Bell était infail-

« lible ?

« Non. Il était humain et, comme tel, pouvait commettre des erreurs. Mais ses

« erreurs étaient fort rares. En voici une, assez amusante au surplus, qui, ainsi que

« toutes les autres anecdotes de cet article, possède le mérite de l'authenticité.

« Le docteur avait profité de la présence d'un emphysemateux à son cours pour

« faire une conférence, très brillante du reste, sur cette affection. Il termina son

« exposé en déclarant :

« — Le sujet que nous avons ici souffert de l'extension du tissu pulmonaire par suite d'une série d'efforts trop violents de respiration. J'en conclus qu'il doit être musicien,

« qu'il joue d'un instrument à vent, pour préciser... »

« Se tournant vers le malade, il lui posa la question :

« — Vous êtes musicien ? Vous faites partie d'une fanfare ?

« La réponse fit briller de plaisir les yeux du docteur :

« — Oui, monsieur !

« — Fort bien, dit-il. Voulez-vous nous renseigner maintenant sur l'instrument dont vous jouez. Prononcez fort, de manière

PUBLICITÉ BIZARRE

Dans la Voix des polices, organe officiel du Syndicat national de la police de France, paraissent des annonces qui sont professionnelles.

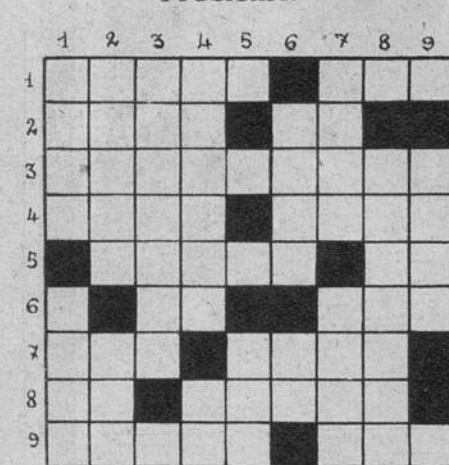
Mais certaines ont aussi le mérite d'être curieuses. Témoin celle-ci :

PLUS D'ÉVASION

grâce à la nouvelle menotte automatique.

Les mots croisés de Police-Magazine

Problème.



HORizontalement

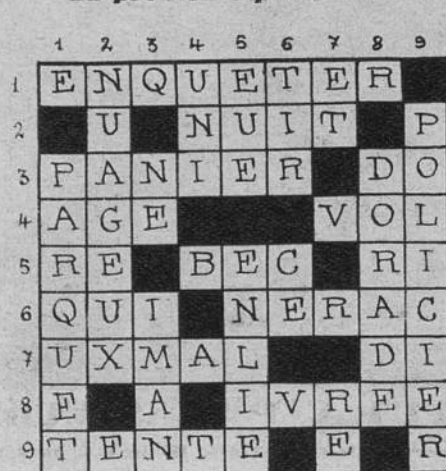
1. Il est malaisé de les arracher de la bouche d'un inculpé, mais quand le robinet est ouvert... — Circonstance atténuante parfois.
2. Montez-y, et lutez avec méthode ! — Château historique.
3. Il est revêtu d'une autorité judiciaire et d'une robe impressionnante.
4. Un essor vers le beau et la vérité. — Ventila soigneusement, pour chasser les mauvaises idées.
5. Il fait toujours respecter la loi. — Il a montré ouvertement sa bonne humeur.
6. Dans les (vieux mot encore employé). — Valeur monétaire japonaise.
7. Utile élément. — Trop mûr, tel un fruit avancé en âge.
8. Négation étrangère. — Boisson nourrissante.
9. Fixé solidement. — Choix et rangement méthodiques.

VERTICALEMENT :

1. Un joujou dangereux. — Un fleuve glacé de Laponie.
2. Un enfant héroïque de la Révolution française. — Une des Cyclades.
3. Mettre sa montre au clou, en allant voir ma tante.
4. Usines en Savoie. — Un préfixe chimique.
5. Ni noir ni blanc, mais il est bon quand même.
6. C'est moi ! (Non, c'est le roi Soleil). — L'argente d'étoffe.
7. Nettoyé minutieusement. — Est utile.
8. Appréhender d'une main ferme et prompt.
9. Derrière votre miroir ; il a de la réflexion et du brillant.

J. DE MARCILLAC.

Solution du problème précédent.



LE POURRISSOIR

CHAPITRE XIV

La bibliothèque.

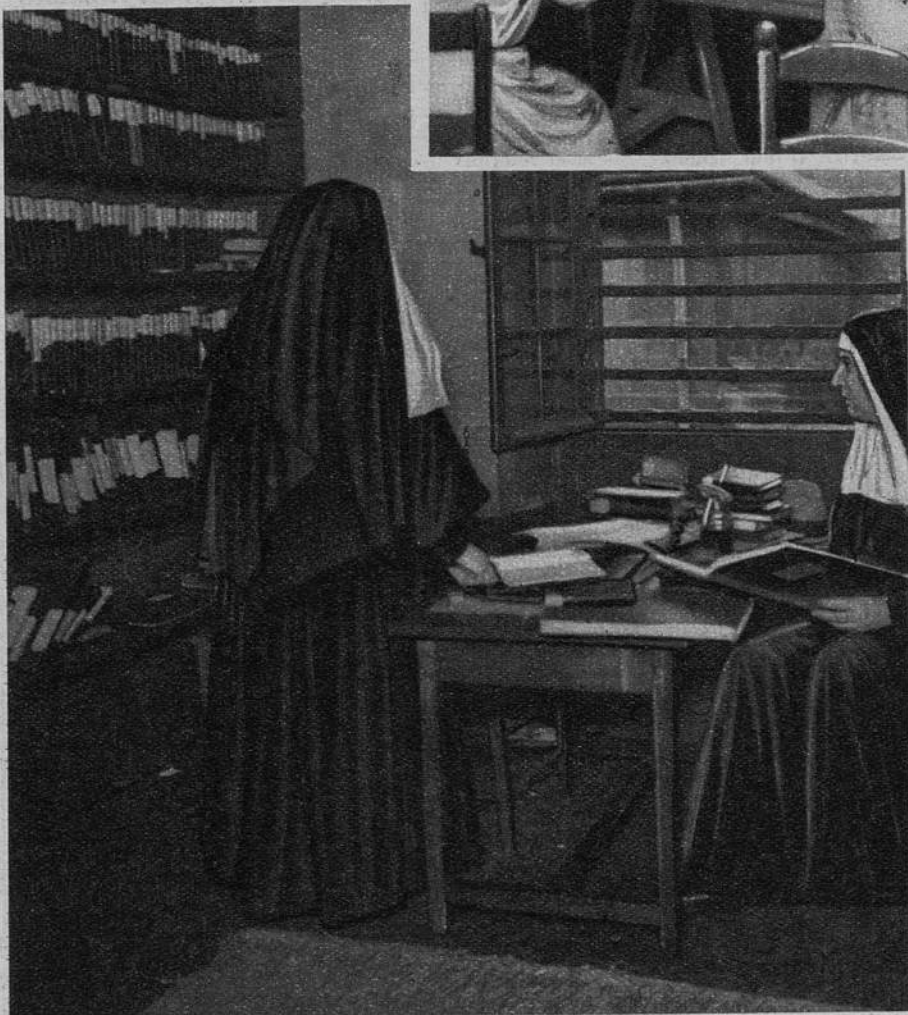
J'eus peine à chasser de ma pensée, pendant les jours qui suivirent le transfert, l'obsédante vision de détresse humaine qui m'avait si péniblement impressionnée.

L'événement heureux qui m'enleva de l'atelier et me fit entrer à la bibliothèque vint à propos pour refouler cet affligeant souvenir et donner un peu d'aliment à mon esprit désespéré et tout naturellement enclin au pessimisme le plus noir.

La détenue qui venait d'être affectée à la bibliothèque, ayant trouvé celle-ci dans un désordre indescriptible, avait résolu d'en opérer le rangement, d'établir un nouveau classement des livres et de les cataloguer sur de nouveaux registres. Tous les travaux nécessités par cette remise en état étaient trop lourds pour elle seule et elle avait demandé au directeur de lui adjoindre une aide.



Détenues fabriquant des fleurs artificielles. (H. M.)



Un coin de la bibliothèque de la célèbre prison. (H. M.)

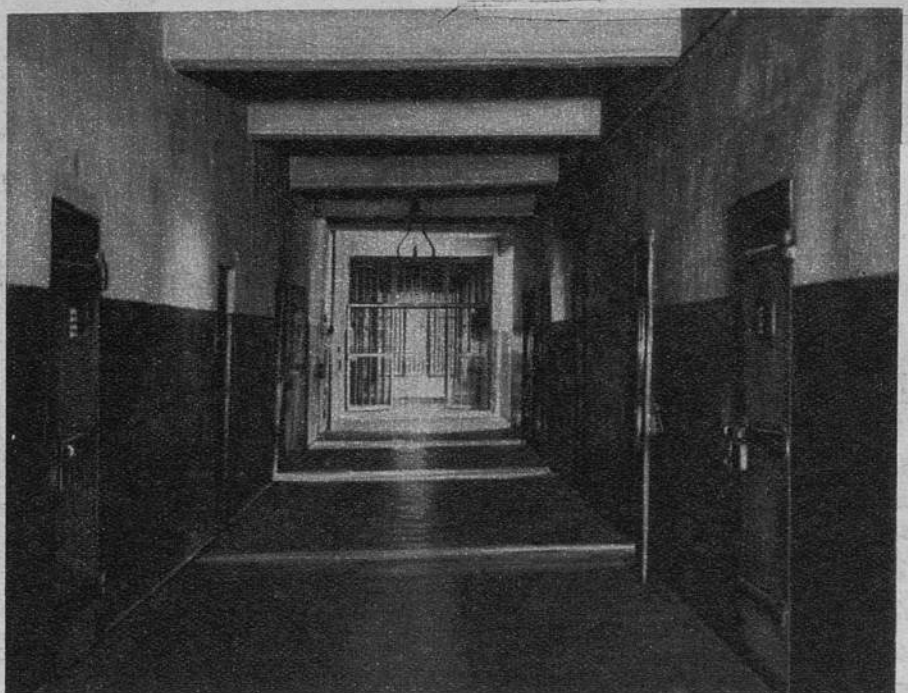
Ce fut moi que le brave homme désigna. Je dis « brave homme » car je veux lui rendre hommage. Cet homme fut aussi juste à mon égard que le lui permettait la rigueur du règlement. Plusieurs fois, j'ai pu discuter seule avec lui dans son bureau le motif de ma condamnation, et il me donna la très rare satisfaction de me considérer avec respect, ce n'était évidemment pas toujours son attitude vis-à-vis de ses pensionnaires. S'autorisant de mon irréprochable conduite et de ma bonne tenue, il appuya d'un avis favorable toutes les diverses requêtes que sollicitèrent mes amis pendant mon internement.

Lorsqu'il s'apercevait aussi que les surveillantes lui amenaient trop souvent les mêmes détenues à punir, il n'hésitait pas à envoyer à Fresnes ces « pestiférées ». Il les conseillait, facilitait leur demande d'encellulement et les enlevait ainsi aux tracasseries inlassables de leurs geôlières.

J'entrai donc à la bibliothèque. Ce service est le seul de tous ceux de la maison d'arrêt dépendant de l'administration civile, et les sœurs n'ont à y pénétrer que pour y choisir des livres. La place de bibliothécaire est très enviable. On jouit, dans cette petite cité des livres, d'une relative indépendance et, remplies les obligations peu ennuyeuses du service, on peut consacrer à lire ou à écrire de longues heures, pendant lesquelles on échappe à la monotonie si déprimante du travail fastidieux de la couture.

La liste est longue des œuvres de la bibliothèque lazarienne dont la lecture est

proscrite dans les ateliers ! A ce moment, Hector Malot se partageait les faveurs des sœurs avec Henri Conscience, ce Flamand dont les innombrables et si ternes productions infectent toutes les prisons de France,



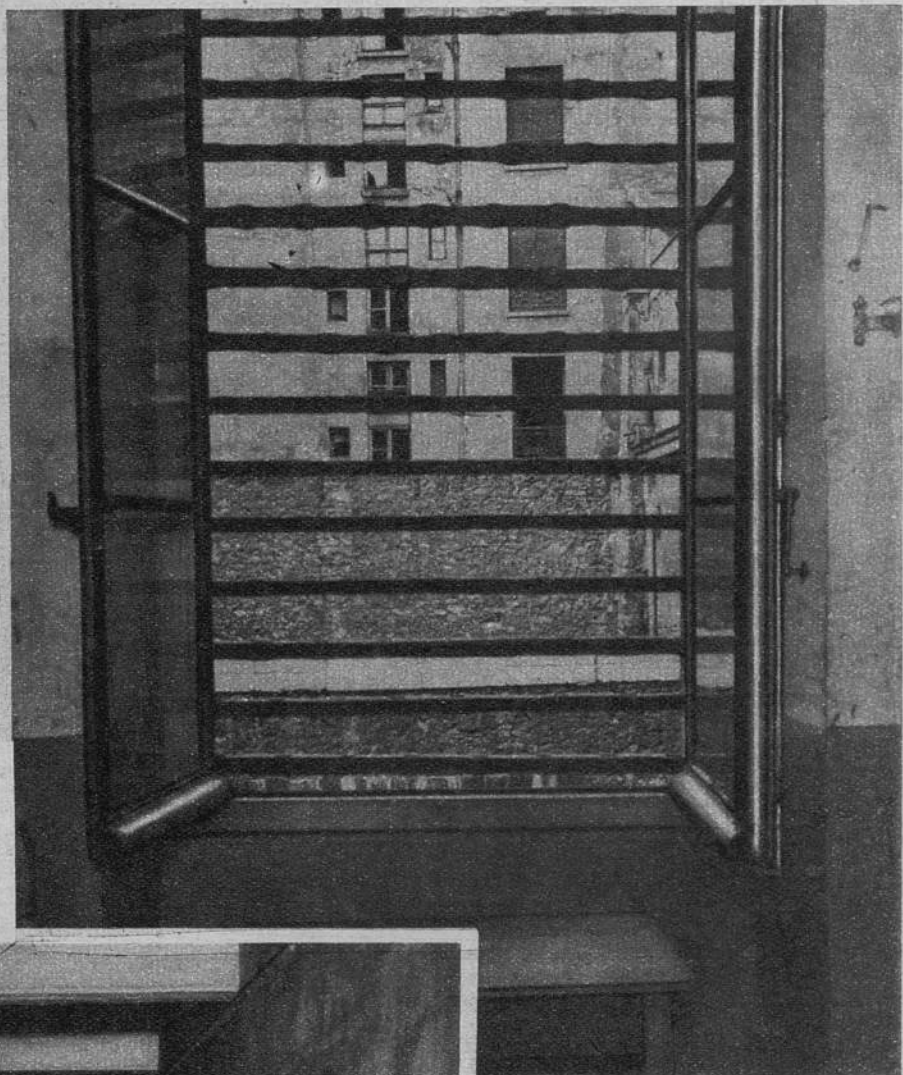
A droite : Quartier et cellules des condamnées à mort. (H. M.)

elles sont probablement les seuls débouchés que trouve cette pitoyable littérature. La comtesse de Ségur, avec ses contes pour enfants, d'une morale prétentieuse, qui prônent invariablement la soumission du pauvre au riche et exalte la condescendante bonté du riche pour le pauvre, avait aussi le suffrage des saintes nonnes. « Ce n'est pas moral », nous répondaient-elles, quand, par aventure, pour changer un peu le programme, nous leur proposions des livres de Balzac, de J.-J. Rousseau, de George Sand, de Stendhal, d'Erckmann-Chatrian ou même de Victor Hugo... Qu'auraient-elles dit des vôtres, cher Victor Margueritte, pourtant si lumineux, si profondément et si humainement consolants ?

Notre travail comportait aussi le rafistolage des vieux bouquins qui, prêtés aux femmes le samedi, nous étaient rendus le lundi matin le plus souvent en piteux état, et pour la plupart noircis d'inscriptions ordurières qu'il fallait faire disparaître.

C'est dans la bibliothèque aussi que se faisait le contrôle de la correspondance des détenues par l'institutrice. Cette dernière venait consacrer une heure ou deux chaque jour à ce travail. Elle « épluchait » les lettres une par une, et quand leur contenu choquait la « morale » ou contrevenait au règlement, elle faisait appeler la détenue, l'admonestait vertement et, devant elle, détruisait la lettre.

C'était une bien désagréable corvée pour moi celle qui consistait à aller



Vue qu'avait M^{me} Hanau de sa fenêtre lorsqu'elle fut enfermée à Saint-Lazare. (H. M.)

querir les femmes dans les différents ateliers, pour les amener devant l'institutrice !

Pendant le trajet, le long des couloirs, elles ne cessaient de l'invectiver : « Qu'est-ce qu'a s'croit c'te s... » et juraient de lui dire ses « quatre vérités »... Oui, mais dans le bureau, toutes ces crâneuses restaient muettes comme des carpes, se laissaient réprimander comme des enfants, baissaient le nez, regardaient le plancher, quittes, dès qu'elles étaient sorties, que la porte était soigneusement refermée, à vociférer de plus belle.

Hélas ! que peu nombreuses furent celles que je vis discuter posément et capables d'exposer leurs raisons ou de défendre leurs droits, même quand ceux-ci étaient péremptoires ! Presque toutes ne soufflaient mot pendant la mercuriale de l'institutrice, mais dès qu'elles étaient sûres qu'on ne pouvait les entendre, leurs menaces et

leurs insultes reprenaient, plus violentes. Cette couraïse n'est pas un défaut qui n'appartient qu'aux prisonnières. Presque tous les gens du peuple en sont affligés. Au lieu de se dresser devant leurs véritables ennemis, devant ceux qui les briment et les affament, ils se déchirent entre eux tels des loups et se courbent devant les puissants, sans cesser de bougonner dès qu'ils ont le dos tourné. Mettez dans un sac plusieurs petits chiens, disait le génial Charles Fourier, puis secouez fortement le sac, les petits chiens se mordront entre eux et se déchireront. Jamais il n'est venu à l'idée d'un petit chien de mordre la main qui tient le sac. J'aime cette image. Que de fois les humains m'ont fait penser aux petits chiens de Fourier !

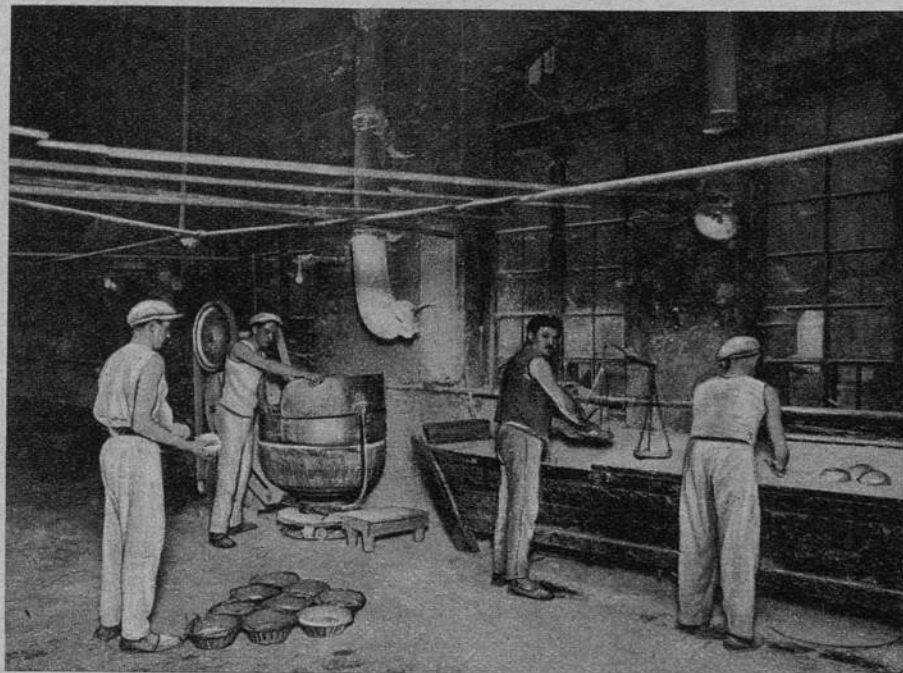
Sans les nausées que me donnait quotidiennement ce piteux spectacle, les derniers mois que je passai à Saint-Lazare auraient été assez doux et ils furent — malgré lui, et de beaucoup — les moins mauvais de mes deux interminables années d'incarcération.

Conclusion.

On n'écrit jamais assez violemment contre la prison de Saint-Lazare, on ne hurlera jamais assez contre la survivance de cette lèpre au cœur même de Paris ; on ne protestera jamais assez contre les procédés ignobles qu'emploient tous ses geôliers, ni contre leurs injustices criantes, ni contre les abus scandaleux, ni contre la révoltante exploitation des détenues. On ne dira jamais assez l'insolence et la brutalité des porte-clefs ; on ne s'élèvera jamais assez contre l'immonde promiscuité et la vermine des dortoirs et contre la repoussante saleté des ateliers et des cellules, et on ne criera jamais assez haut que cette maison d'arrêt est, non seulement le foyer de tous les vices, mais encore celui de la tuberculose.

Maison de corruption morale et de contagion morale.

Voilà la firme vengeresse qui devrait être gravée au fronton de Saint-Lazare !



La boulangerie où l'on prépare le pain destiné à la nourriture des détenues. (H. M.)

En écrivant ces lignes, je me suis juré d'être exacte et sincère et de me conformer strictement aux exigences de la vérité, de ne rien décrire que ce que mes yeux ont vu, de ne conter que ce que mes oreilles ont entendu. Fidèle à ma promesse, j'ai dû éviter de parler de certains endroits, comme de l'infirmerie, par exemple, que ma bonne santé me permit d'ignorer, par bonheur... car ce que j'en ai entendu dire, non seulement me faisait frémir d'horreur, mais m'aurait encore levé tout désir de me faire soigner si j'avais été malade ! Mon œuvre est une protestation. C'est une voix de plus parmi tant d'autres, plus autorisées, qui se sont déjà élevées contre

ce fléau de l'abrutissement systématique et contre ce repaire de toutes les malpropres. Jamais trop de plumes n'écritont, jamais trop de voix ne se feront entendre pour flétrir le « pourrissoir » du faubourg Saint-Denis et le régime pénitentiaire tout entier. Il faut démolir celui-là et réformer complètement celui-ci.

Puisque, depuis des siècles et jusqu'en 1931, la Société n'a rien trouvé de mieux pour s'en défendre qu'enfermer les individus déclarés nuisibles, je pense qu'il serait humain de les faire vivre dans des locaux salubres ; je pense qu'il serait légal de leur donner un juste salaire pour leur labeur ; je pense qu'il serait juste de ne

pas aggraver leur condamnation avec les humiliations, les vexations et les « passages à tabac » qui sont de règle, hélas ! dans toutes les prisons.

Ma voix grandit pour réclamer plus de justice dans notre humanité, pour demander une meilleure répartition des biens communs, c'est-à-dire le droit égal pour tous aux jouissances que procurent les richesses qui sont le fruit du travail de tous les hommes.

Ma voix s'enfle pour exiger la sélection de la race humaine, telle au moins que l'on a jugé bon de l'établir pour la race animale, car il est certain que l'élimination des tarés, des incurables et des dégénérés, établirait l'équilibre nécessaire au maintien de l'ordre social, faciliterait l'entente fraternelle et la solidarité, et diminuerait considérablement le nombre des malfaiteurs.

Il est honteux, il est indécent, il est intolérable que notre société permette aux uns, qu'elle encense et soutient, tant de richesse insolente et laisse aux autres, qu'elle utilise et punit, tant de misère effroyable.

Abolissez la pauvreté et vous pourrez démolir les prisons.

JEANNE HUMBERT.

FIN.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

LA Pègre Marseillaise

par RENÉ MÉTÉNIER
Ancien Chef de Sûreté

AVEC DES CROQUIS PRIS SUR PLACE
PAR LE MAÎTRE ILLUSTRATEUR

ROBERT LE NOIR

UNE EXÉCUTION MOUVEMENTÉE

L'exécution d'un condamné à mort est aujourd'hui chose très rapide et le supplicié passe de vie à trépas sans endurer aucune souffrance physique.

Mais, parfois, très rarement d'ailleurs, l'instrument de justice fonctionne plus ou moins bien et les souffrances morales subies par le condamné sont réellement terribles.

Parmi les exécutions difficiles, il en est peu de plus mouvementées que celle que nous allons rappeler.

Il y a une cinquantaine d'années, à Camden (New-Jersey) on devait procéder à l'exécution d'un négociant nommé Benjamin Hunter, condamné à mort pour avoir fait assassiner son associé, John Armstrong, auparavant assuré sur la vie par diverses compagnies et par lequel il s'était fait instituer légataire universel.

La potence était préparée dans un corridor, sur un nouveau plan imaginé par le shérif, qui était mécanicien.

Il n'y avait pas d'échafaud, et l'on ne voyait rien que deux cordes, espacées de quatre pieds environ et descendant par le plafond. En réalité ces deux cordes n'en faisaient qu'une et passaient autour d'une poulie installée dans la salle d'au-dessus. Au bout où devait être suspendu le patient était un nœud coulant. L'autre bout de la corde, disparaissant par un trou dans le plancher, allait dans une pièce au-dessous où son extrémité était attachée aux poids qui, le moment venu, devaient faire basculer et enlever le supplicié.

Benjamin Hunter s'était levé à six

heures et avait refusé de déjeuner. Sa faiblesse était extrême. Quand on vint le chercher à onze heures vingt minutes, il ressemblait à une masse inerte et on fut obligé de le porter à l'endroit où il était attendu par la corde. Quatre hommes le soutenaient pendant qu'on enveloppait sa tête dans un bonnet blanc et qu'on lui passait le nœud coulant au cou.

Le shérif lui adressa, pour la forme, la question habituelle : « Avez-vous des révélations à faire ? » mais il ne répondit pas, n'ayant fort probablement rien entendu.

A onze heures vingt-cinq minutes, il était pendu, non sans mal, car l'invention du shérif fut loin de répondre à ce qu'on en attendait.

Le supplicié était à peine enlevé au-dessus du plancher qu'il retombait brusquement. Plusieurs assistants durent l'empoigner pour empêcher sa chute.

D'autres assistants durent alors se suspendre à l'autre corde, pour suppléer à l'insuffisance de poids. Ils durent y rester accrochés jusqu'à la mort de l'exécuté, survenue seulement à onze heures quarante minutes, par strangulation.

Quinze minutes ! Et pendant que se déroulait cette horrible scène, dans le couloir où était installée la potence, plus de deux cents personnes causaient, riaient, sans se préoccuper le moins du monde des souffrances endurées par celui qu'elles étaient venues — curiosité sadique — voir mourir.

J. CRY.

CONCOURS

100.000 francs de PRIX

pour ceux qui reconstitueront ce DOCUMENT



POUR 4 FRANCS

100 pages de texte

plus de 300 photos

La valeur de trois volumes à 12 francs



TOUT INÉDIT

QUELQUES TITRES D'ARTICLES DE

L'Almanach de POLICE-MAGAZINE

La machine à révéler la vérité ;
L'homme qui aimait empoisonner ;
Les aventures du bagné ;
La vérité sur les bandits de Chicago ;
La légion étrangère et ses curieuses figures ;

Comment j'ai capturé le bandit fantôme ;
Les prisons célèbres ;
Sur la route, un mystérieux cadavre ;
Guillotine et exécuteurs, etc. etc...

L'Almanach de POLICE-MAGAZINE est le plus gros succès de librairie de l'année

EN VENTE PARTOUT

Envoi franco contre la somme de 4 francs, adressée à l'ADMINISTRATION de POLICE-MAGAZINE, 30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX^e). — (Aucun envoi contre remboursement.)

Bloc-Notes de la Semaine



Henri Delorme (à gauche), vingt-trois ans, garçon de café, repris de justice, et Raoul Pegaz-Toquet, vingt-trois ans, chasseur de restaurant, ont été arrêtés par P. Badin, commissaire à la Police judiciaire. Ils sont les auteurs d'une dizaine de cambriolages commis dans le centre de Paris.



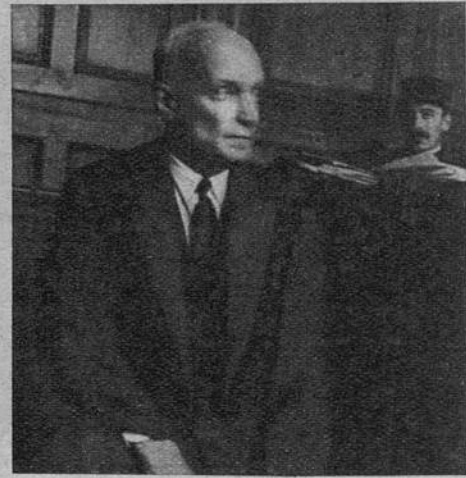
De gauche à droite : Georges Desnoyers, Jean Peyronnet, Pierre Brégère, tous trois repris de justice et le premier bon pour la relégation, ont comparu devant les assises pour avoir commis des cambriolages. Ils ont avoué tous leurs méfaits. Desnoyers a été condamné à dix ans de prison, Brégère à cinq ans de prison, tous deux à dix ans d'interdiction de séjour, et Peyronnet à trois ans de prison. (R.)



L'ambassadeur d'Espagne à Londres, M. Perez de Ayala, est un auteur dramatique de talent. Il vient de faire représenter dans un grand théâtre de Madrid une pièce intitulée *Ad majorem Dei gloriam* où les Jésuites sont mis en cause. Le jour de la première représentation, il y eut de violentes manifestations dans la salle et une bagarre s'en-



suivit. La police dut intervenir. Notre photo de gauche montre, de gauche à droite : M. Perez de Ayala (avec les lunettes), puis Juan Belmonte, l'ex-mataador, entourés de personnalités ecclésiastiques et d'acteurs de la pièce. Ce cliché a été pris le jour de la répétition générale. A droite : une scène de *Ad majorem Dei gloriam*. (S. G. P.)



M. Zelemski, ancien chef du service de la représentation commerciale des Soviets, qui a été assigné par cette organisation pour détournement de 320 000 francs. (R.)



Le banquier Froment-Guieysse, qui a été écroué à la Santé, accusé d'avoir détourné 90 millions.



Les expulsions de locataires qui se refusent à payer le loyer à cause de leur misère continuent à Londres. Mais la foule devient si hostile que la police est obligée d'établir des services d'ordre importants. La population manifeste quand même avec violence. (I. P. S.)



Rose E. W. Allen quittant la prison de Norristown pour être jugée. Elle a tué son fiancé sur le conseil de son frère. (I. N.)



L'Espagne est loin d'avoir retrouvé le calme. Tous les jours ont lieu des manifestations tantôt monarchistes, tantôt communistes. Voici un étudiant arrêté par la garde civile. (S. G. P.)



La dernière trouvaille des bootleggers : le revolver en verre, plein de whisky. Les ivrognes l'ont adopté tout de suite en Amérique. Singulière façon d'ailleurs de vouloir passer inaperçu ! (I. P. S.)



Le général irlandais Sean Macfóin, condamné à mort par les Anglais il y a quelques années, vient de retrouver dans un banquet son ex-gardien de prison Waitt. Le général a la main sur l'épaule de son ex-géolier. (I. P. S.)

les ECUMEURS de Champs de Courses



Après sa victoire, le cheval gagnant traverse le pesage pour regagner les écuries. (H. M.)

II

Le faux billet de mille

J'ai connu un vieux confrère — il faisait les chiens écrasés dans un grand quotidien — qui trois ou quatre fois par semaine allait distribuer des tickets dans une baraque du Pari-Mutuel.

Il est mort quelques années avant la guerre, mais je n'ai pas oublié son nom, car il s'appelait Félix Faure.

Un jour mon Félix Faure, qui n'était pas parent avec l'ancien président, me conta la triste aventure survenue au caissier de sa baraque. Un adroit filou venait de « refaire » ce pauvre homme de neuf cents francs.

— Oui, m'expliqua Félix Faure, il lui a repassé un billet de mille assez grossièrement imité d'ailleurs. C'est, au premier abord, d'autant plus incompréhensible que mon pauvre collègue est caissier depuis trente ans et que ce n'est pas le premier billet de mille qui lui passe par les mains.

« Mais allez donc douter de l'honnêteté d'un homme qui vient de vous rendre de l'argent perçu en trop.

« Oui, ce filou procéda de la façon suivante. Il se présenta au guichet du malheureux caissier au moment d'un coup de feu. Au lieu, comme les autres joueurs, de présenter des tickets de chevaux gagnants ou placés, il glissa par l'ouverture du guichet un billet de cent francs et dit très vite :

« — Tenez, vous vous êtes trompé tout à l'heure. Vous m'avez donné cent francs de trop.

« — Cent francs de trop ? s'étonna le caissier. Vous êtes sûr ?...

« — Oui, oui, j'ai bien fait mes comptes.

« — Attendez que je vérifie ma caisse.

« — C'est inutile, je ne me trompe pas. Prenez ce billet qui ne m'appartient pas.

« Le caissier balbutiait quelques remerciements, quand le joueur revint sur ses pas et glissa cette fois sur la tablette un billet de mille, disant :

« — Pendant que je suis là, donnez-moi donc la monnaie de mille francs, ils n'en ont jamais au bureau où je joue. Dépêchez-vous, on va sonner pour la troisième !

« Vous pensez si mon caissier s'empressa de donner la monnaie réclamée par cet homme si scrupuleux !

« Et ce fut seulement en faisant sa caisse pendant que se courait l'épreuve suivante qu'il constata le vol dont il venait d'être victime.

La probité masquant la malhonnêteté, avouez que c'était assez bien imaginé. Il y a là un beau sujet de tableau pour un maître quelque peu « pompier ».

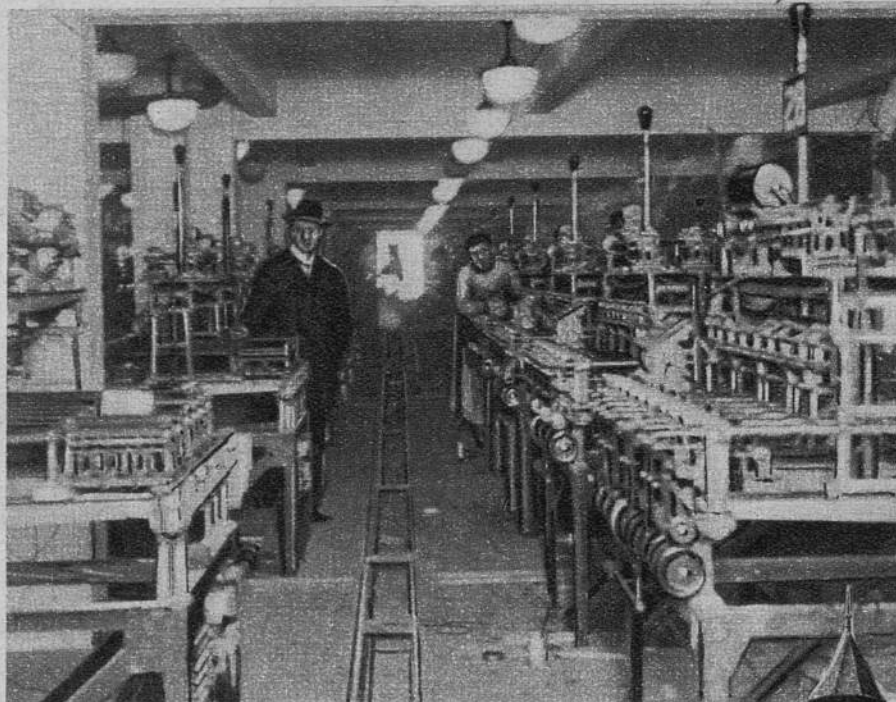
L'altercation complice

Un inspecteur du Pari-Mutuel me montra certain jour de grande épreuve à Longchamp un vieux monsieur proprement

habillé et qui avait tout, le physique et l'allure, du petit commerçant retiré des affaires après fortune faite.

— Cette vieille fripouille, me dit l'inspecteur, a bien fait une demi-douzaine d'années de prison pour vols sur les champs courses.

« Aujourd'hui, ce

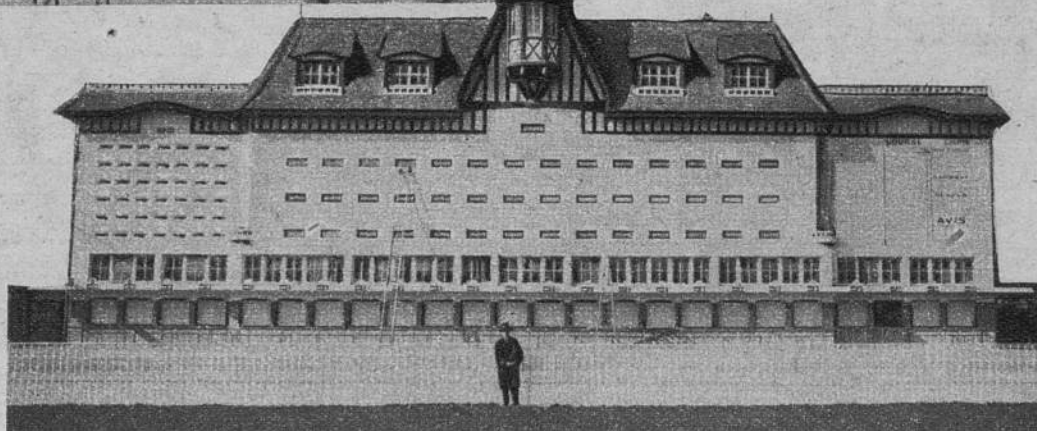


Vue intérieure du totalisateur de Longchamp. (Rol.)

vieux singe « travaille » encore, mais avec une prudente discrétion et seulement les jours de grandes épreuves, quand il sait que nous ne pouvons avoir les yeux partout au Pari-Mutuel et que la police est sur les dents.

« Son système est assez ingénieux et en tout cas fort personnel. Oui, personnel à ce point que je ne crois

A droite : Vue extérieure du totalisateur de Longchamp. (Rol.)



pas qu'un autre escroc exploite son filon.

« Ce petit vieux se glisse dans les brancards, suit la foule, mais, arrivé à l'angle formé par les brancards et la baraque, il s'incruste dans le coin et attend.

« Ce qu'il attend ? Une altercation, voire une simple dispute, qu'il provoque parfois.

« Fréquemment, cet incident plus ou moins violent n'empêche pas le préposé au timbrage des tickets de continuer sa besogne. Ses mains ont des réflexes qu'il ne peut dominer et, machinalement, tout en intervenant dans la dispute à laquelle il est souvent directement intéressé, le timbreur continue à recevoir de l'argent et à donner des tickets.

« Comme cet employé est tout à la discussion et qu'il ne regarde pas le client, celui-ci marque généralement une hésitation avant de saisir les tickets tendus. C'est alors que le petit vieux agit. Il se glisse devant le joueur hésitant, prend les tickets et passe.

« Quand on s'aperçoit du coup, il est déjà loin ».

Le vol par relais.

Voici maintenant un curieux moyen d'écumage qui, heureusement, n'eut pour conséquence qu'un abaissement sensible de cote.

Un hasard seul finit par tout faire découvrir, mais deux coupables sur six seulement furent appréhendés et condamnés à quelques semaines de prison.

Ces filous — ils étaient six, avons-nous dit — opéraient uniquement à l'occasion d'épreuves de plat se courant sur petites distances.

Et c'était sur le champ de courses de Longchamp qu'ils amélioraient, à leur propre bénéfice, la race chevaline. Ces écumeurs avaient fait cette consta-



Vue générale du champ de courses de Deauville. (Rol.)

tation que sur une distance de 900, 1 000 ou 1 100 mètres le cheval parti en tête profitait d'un avantage énorme. Neuf fois sur dix ce cheval gagnait la course.

Or, voici comment, pour ces épreuves, ils opéraient :

L'un d'eux s'installait dans les brancards d'un guichet où la mise minimum est de cent francs, guichet très rarement encombré, surtout à la pelouse.

Car — j'avais oublié de vous le dire — c'était à la pelouse que le sexteur filoutait la société.

Un deuxième filou de la bande allait se mettre, lui, devant la « starting gate » où se donnait le départ, c'est-à-dire, pour les courses sur courtes distances disputées à Longchamp, vers la porte de Boulogne.

Les quatre autres complices se plantaient, tels des fonctionnaires, à distances à peu près égales entre leurs deux premiers camarades.

Donc le relais télégraphique système Chappe était bien établi entre les rubans de départ et le guichet pelousard à cent francs.

Vous devinez le reste. Par un geste convenu, qui se transmettait d'homme à homme, dès que le départ était donné, le filou joueur se trouvait renseigné sur le numéro du cheval parti en avant, voire sur ceux des deux ou trois concurrents formant le groupe de tête. Il misait alors rapidement et tout juste à temps, le signal de départ provoquant la fermeture automatique des guichets ne se faisant généralement entendre que huit ou dix secondes après la mise en mouvement des chevaux.

Nos escrocs furent pris à la suite d'une altercation entre deux d'entre eux, altercation qui éclata à propos d'un signal mal compris. Un inspecteur du Pari-Mutuel s'intéressa discrètement à leur discussion et découvrit ainsi le pot aux roses.

Certes, vous me direz qu'il n'y avait aucune raison d'arrêter ces gens-là puisqu'en somme ils profitaient tout simplement d'un court retard de signalisation, mais laissez-moi vous dire qu'ils avaient d'autres méfaits sur la conscience, les épreuves sur courtes distances étant plutôt rares et le besoin de gagner le pain de chaque jour les obligeant à avoir plusieurs cordes à leur arc.

L'altercation dont je viens de parler fut si violente qu'elle se termina au bureau du commissaire spécial. Là, l'un des bellégérants ayant vendu la mèche par pure vengeance, on eut l'idée de fouiller ces messieurs suspects. Ils furent alors trouvés porteurs de plus de portefeuilles et de portemonnaies qu'un honnête homme ne s'en embarrasse habituellement.

Leur compte fut donc bon et ces précurseurs de la télégraphie sans fil (cette aventure remonte à une bonne vingtaine d'années) n'eurent plus l'occasion ni l'audace de miser à coup sûr dans des épreuves sur courtes distances.

D'ailleurs, les départs des épreuves sur courtes distances sont depuis ce jour signalés plus rapidement.

Un joueur trop vif.

Le joueur trop vif est un écumeur classique, dont bien peu de gens soupçonnent la friponnerie.

Ce filou choisit d'abord sa tête. Il lui faut un naïf double vanille, car son « coup » est aussi bête que celui du portefeuille à l'américaine.

Quand il a trouvé son homme, cet escroc engage avec lui une longue conversation sur les dernières réunions. Au cours de cette conversation, il déplore la malchance impitoyable qui le poursuit depuis des jours et des jours.

Aujourd'hui, pleurniche-t-il, j'ai été jauché dès la deuxième. Maintenant, il faut que j'assiste à la fin de la réunion sans jouer. Avouez que c'est pénible. Et je pouvais faire une si belle journée, monsieur, si belle !

Ah ! s'intéresse déjà le naïf qui commence à mordre à l'hameçon... Vous aviez un renseignement ?

Un renseignement de première, monsieur. *Policarpine* dans la troisième. Je ne voulais jouer que ça, mettre cinquante francs dessus.

« Et puis, en arrivant sur le champ, je me laisse influencer. Un imbécile me jure sur la tête de ses enfants que *Fortunio* est gagnant sûr dans la deuxième et je suis assez bête pour penser : « Bon, je vais mettre mes cinquante francs sur *Fortunio* et je reporterai le tout sur *Policarpine*. »

Ce n'était pas si mal calculé puisque *Fortunio* vient de se faire coiffer sur le poteau.

Oui, mais il a été battu... et mes cinquante balles se sont évaporées. Et vous verrez que *Policarpine* gagnera parce que je ne pourrai pas la jouer... Et ensuite, dans la sixième, le cheval que je vois comme une montagne depuis plus de huit jours se promènera aussi... Ah ! le beau coup de deux que j'aurais pu faire !... Mais voilà, j'étais plus gourmand, je voulais réussir un pari de trois... C'est bien fait, monsieur, bien fait !

Mais le naïf bien amorcé et qui n'a pas perdu un mot de tous ces mensonges voudrait bien savoir :

— Ah ! vous croyez que dans la sixième ?

— C'est encaissé. La sixième est encaissée, je vous dis.

— Et quel cheval ?

— Quel cheval ?... Écoutez, monsieur, je veux bien vous faire profiter d'une bonne affaire, mais encore faut-il que j'y trouve mon compte.

— C'est tout naturel.

— Pouvez-vous mettre cent francs sur *Policarpine* ?

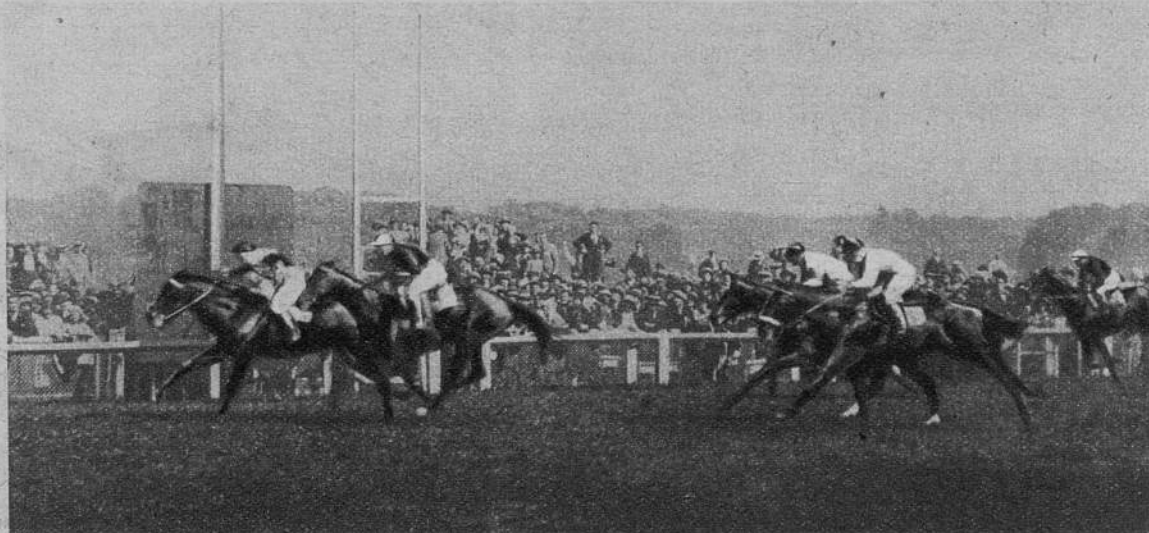
— Certainement.

— Dans ce cas, jouez. Il y aura cinquante balles de jeu pour moi et je vous donnerai le nom du gagnant de la sixième.

Sans hésiter, le naïf se dirige vers les baraques et prend cent francs gagnants de *Policarpine*.

Cela fait, il ne peut cacher son désir de connaître rapidement le nom de l'autre cheval, celui de la sixième course, et il dit :

— Voilà, j'ai joué. Il y a, c'est entendu,



Le filou joueur se trouvait renseigné sur le numéro du cheval parti en avant. (H. M.).

la moitié du jeu pour vous. Maintenant, vous pouvez me donner le nom du gagnant de la six.

A la grande surprise du naïf, le filou hésite, se fait tirer l'oreille. Il ne doute pas de l'honorabilité de son associé dans le jeu sur *Policarpine*, mais enfin il a été refait si souvent et par des gens d'une apparence si rassurante... Que « ce monsieur » excuse, mais on ne sait jamais... surtout quand on se connaît si peu.

Et le naïf, qui mord de plus en plus, trouve tout seul la solution :

— C'est bien simple, vous allez prendre en main les tickets de *Policarpine*.

Enfin !... Voilà ce que voulait l'escroc.

Il prend les tickets tout en protestant :

— Non, non, j'ai tort de douter de vous... Excusez-moi encore... Reprenez vos tickets.

Mais il ne rend rien et il conclut en glissant machinalement lesdits tickets dans une poche de son gilet :

— D'ailleurs, c'est sans importance puisque nous ne nous quitterons pas.

Car, contrairement à ce que vous avez cru sans doute, le filou ne se sauvera pas avec les tickets du naïf. Il est bien plus malin que ça. Et si *Policarpine* ne gagnait pas ? Ça lui ferait une belle jambe d'avoir des tickets d'un cheval dans les choux.

Au contraire, il devient un associé inséparable. Il s'installe confortablement avec « son ami » pour ne rien perdre de la course et alors de deux choses l'une : ou *Policarpine* court comme un veau, ou la bête s'annonce comme une gagnante probable.

Dans le premier cas, le coup est considéré comme manqué et l'on regarde se terminer l'épreuve en envoyant à tous les diables les chevaux sûrs et les tuyauteurs.

Dans le second cas, l'escroc simule la nervosité. Il gesticule, il crie :

— Mais *Policarpine* est là... Mais *Policarpine* va gagner... Mais *Policarpine* se promène...

Et brusquement, alors que les chevaux abordent la ligne droite, c'est un cri de détresse, d'angoisse, de brutal désespoir. *Policarpine* a dérobé, *Policarpine* est tombée !

Et dans un accès de rage admirablement joué, le filou sort les tickets de sa poche et les déchire en cent morceaux, tandis que sa voix enrouée par l'émotion se fait encore entendre :

— C'est la cerise !... La « poisse » noire est sur moi... Je suis damné... Je ne peux pas en toucher un... Je ne jouerai plus jamais, jamais, jamais !

Et si quelques secondes après cette scène de tragédie *Policarpine*, qui n'est pas tombée et n'a nullement dérobé, gagne, alors c'est l'ahurissement, le stupide effarement, l'anéantissement complet :

— Ah ! je croyais... Je vous demande pardon... Et moi qui ai déchiré les tickets ! Eh bien, j'ai fait un beau coup !

Certes, il a fait un beau coup, car le lendemain matin le filou tout heureux et tout fier va au siège de la société toucher *Policarpine*. Oui, figurez-vous, ce n'étaient pas les tickets de cette gagnante qu'il avait déchirés la veille par erreur !

Ce beau coup-là fut fait un ou deux ans après la guerre à un comédien connu, très amateur de courses, et le pauvre s'aperçut naturellement trop tard de cette filouterie.

Pour ne point l'humilier, nous ne donnerons point le nom de cette victime d'un écumeur original. C'est d'ailleurs à cette seule condition que ce comédien ami a consenti à nous conter l'aventure en question.

L'oncle du jockey.

Si vous êtes amateur de courses, peut-être avez-vous rencontré le fameux oncle du grand jockey.

C'est un homme jovial, large en affaires, qui connaît plus de deux cents anecdotes follement humoristiques et qui vous a un de ces accents britanniques à faire pâmer d'aise le meilleur clown.

L'oncle du jockey voyage beaucoup. Oh ! il ne va pas bien loin. Non, son plus grand parcours est Chantilly, et encore il faut que le temps soit vraiment au beau,

Oh ! inutile de chercher qui vous présentera à cette personnalité du turf moyen. Il vous suffira de monter dans son compartiment, un compartiment de troisième, car notre homme est un modeste, pour devenir, en deux temps et trois mouvements, son meilleur ami, étant entendu naturellement que cette amitié sera tout ce qu'il y a de plus provisoire.

L'oncle du jockey accrochera les wagons de la conversation, comme il dit en parodiant quelque peu Molière — car il a des lettres, le bougre — en vous parlant de la réunion vers laquelle vous roulez de compagnie.

Bientôt, il vous prouvera que vous n'y connaissez rien.

Enfin, pris de pitié pour le pauvre joueur que vous êtes, il tentera de vous faire gagner beaucoup d'argent.

Beaucoup, oui... C'est lui qui le dit. Vous aurez, parbleu un regard sceptique dont il ne s'étonnera point, car il l'aura prévu. Il y a si longtemps qu'il joue cette pièce-là !

— Oui, oui, blaguera-t-il, vous me prenez pour un fumiste. Tenez, regardez ça, si vous savez lire.

Une carte de visite est sous vos yeux. Vous y lisez, grossièrement imprimé, quelque chose dans ce genre :

« J. GARNER, représentant,
6 bis, rue du Surlin, Paris (XXe). »

« Représentant !... de quoi, mon Dieu ? »

— Garner, répétera l'homme... Garner.

— Oui, ferez-vous, justement comme... Comme Garner, le grand jockey Garner.

— J'allais le dire.

— Et cela s'explique : je suis son oncle. Je suis arrivé en France avec lui. Depuis j'habite Paris.

L'homme jovial reculera le haut du corps pour juger de l'effet. L'oncle de Garner !... Il est quelqu'un.

Puis, sans vous laisser le temps de souffler, il vous contera toute la carrière si brillante de son neveu, citant les principales victoires de cette grande cravache, s'amusant avec vous de délicieux souvenirs de jeunesse.

— Quand je pense qu'à quatre ans mon sacré neveu avait une peur folle des chevaux... et des chevaux de bois encore !

Et, malicieux, l'homme ajoutera en baissant le ton :

— Tenez, en voilà un qui en connaît des tuyaux, et des fins. Sacré gosse !

Bon, vous commencez à vous intéresser :

— Ah ! vraiment ?... Alors vous devez gagner gros ?

— Assez. Malheureusement, nous étions en froid ces temps-ci. Oui, une histoire bête d'héritage. Oh ! quelques billets. Tout ça, comme toujours, c'est la faute des femmes. Mais on s'est revu la semaine dernière, on s'est même embrassé. Il a un cœur d'or mon neveu. J'ai d'ailleurs rendez-vous avec lui à la porte du pesage, celle de l'entrée des chevaux. Venez donc, je vous présenterai. On ira boire un verre. Il ne monte pas dans la première.

Inutile de dire que vous acceptez. Dame, vous allez faire la connaissance d'un grand jockey qui a des tuyaux plein ses poches, et on ne vous a rien demandé en échange.

Et vous voici arrivé au champ.

Tenez, fait l'oncle de Garner (ou d'un autre jockey anglais quand Garner n'est pas à Paris), c'est devant cette porte là-bas que nous avons rendez-vous. Bon, pour une fois il est exact. Le damné garçon ! ce n'est pas son habitude pourtant.

Vous faites encore vingt pas et stoppez devant une large porte par laquelle, tenus par des lads, les chevaux de la « première » commencent à défilé.

Devant vous, un petit homme d'une trentaine d'années, blond comme les blés, l'œil caparlad, le mégot à la lèvre, en casquette et en guêtres de cuir fauve, attend nonchalant et lointain.

L'homme du train le prend par les épaules et vous demande :

— Vous le reconnaissez bien, hein ? Allons, voyons, c'est Garner. Vous reconnaissez bien Garner.

Habitué de la pelouse, vous avez bien aperçu Garner, mais sur un cheval et

vous n'aviez alors aucune raison de le photographier, même simplement du regard.

Oui, évidemment, ce petit blond pourrait bien être... Et puis, du moment qu'on vous le dit. Quel intérêt aurait-on à vous tromper ?

Et Garner est encaissé. Je passe maintenant rapidement sur les présentations, la tournée offerte, refusée puis acceptée, l'entrée à la pelouse — car pour les confidences on est si exposé au pesage ! — et le stationnement au buffet de cette enceinte.

On se fait servir, on trinque, on boit et l'oncle demande à son cher neveu :

— Alors, gosse, tu as quelque chose aujourd'hui ?

— Oui, vieille fripouille d'oncle, mais ce n'est pas pour ton fichu nez.

L'oncle jovial pouffe avec une trivialité qui vous choque :

— Damné gosse ! Voilà comment que ça cause à son oncle les grands jockeys. Allons,

pas de chichis et lâche-nous le morceau. — Rien, nib, la peau ! s'obstine Garner. J'en ai assez d'enrichir un vieux poivrot comme toi. Si tu veux le tubard, faut les lâcher.

Tandis que vous vous étonnez d'entendre un jockey anglais parler notre argot sans aucun accent britannique, l'oncle jovial demande des précisions :

— Combien veux-tu, damné garçon ?

— Cent balles pour moi sur la bête.

— Cent balles ? Non, tu me prends pour l'Aga Khan ? Cent balles pour toi. Eh bien, et moi, qu'est-ce que je mettrai sur ton tuyau ? Et encore si c'était sûr.

— Couru. Esling monte le seul cheval que mon tubard ait à craindre. Il est dans le coup. Les autres n'existent pas. D'ailleurs les copains sont tous dans la combine. Ça fera du 80 contre un, comme une fleur. C'est le coup de la saison, le coup au bénéfice des jockeys. Tu te souviens de *Hal-lebarde-III* qui l'an dernier fit du 188, 50 pour cent sous ? C'est le même coup cette année. Au bénéfice des jockeys, je te dis. On n'en a qu'un par an, faut bien qu'on en profite. D'ailleurs, je l'ai déjà joué gros.

L'oncle jovial est devenu rêveur. Il vous consulte. Ce qu'il faudrait, ce serait mettre chacun cent cinquante balles sur le canard. Ça ferait trois cents francs, cent pour le neveu, cent pour l'oncle et cent pour vous.

— Moi j'allonge les cent cinquante. Et vous ?

Vous ? Parbleu !... Vous les avez déjà en mains. Mais non, vous ne les avez même plus en mains. L'oncle jovial vient de vous les prendre et, sans attendre votre réponse, les a remis à Garner, qui court là-bas vers les baraques du Mutuel. La pièce s'est jouée dans un éclair. Vous n'y avez vu que du feu.

Mais votre inquiétude n'est pas encore déclenchée. D'ailleurs, la présence de l'oncle jovial vous rassure. Une seule chose vous surprend :

— Comment, faites-vous, Garner va jouer lui-même ?

La question est prévue. La réponse ne se fait donc pas attendre :

— Oui, c'est idiot. Si quelqu'un le reconnaissait, n'est-ce pas ? Vous voyez comme ça ferait bien dans le tableau. Mais il est si méfiant le damné garçon !

Maintenant, on attend le retour de Garner, mais Garner ne revient pas.

— Ne vous en faites pas, dit l'oncle jovial, il veut essayer de nous avoir. Oui, c'est un farceur, mais très honnête. Il veut nous donner les foies. Sur qu'il est rentré au pesage. Allons le retrouver là-bas.

Vous suivez l'oncle jovial. A présent, vous n'êtes plus aussi tranquille. Évidemment, ça vous ennuie de supplémenter pour entrer au pesage, mais vous courez après votre argent et vous n'hésitez pas à ouvrir votre portefeuille.

— Voulez-vous laisser ça ! proteste l'oncle jovial. Moi, j'ai ma passe. Il me suffira de dire un mot au chef du personnel pour vous, le petit vieux là-bas. Vous entrerez comme chez vous.

L'oncle jovial passe en effet sans payer. Un coup de chapeau, c'est tout ce qu'on lui demande. Par quel mystère a-t-il ses entrées libres ? On a dit, quand la police s'occupa de lui, qu'il bénéficiait d'une ressemblance avec un premier lad de chez Davis. Vous avez vu l'oncle jovial s'arrêter devant le petit vieux, mais un groupe de joueurs étant passé entre ce couple et vous, vous voyez maintenant... que vous ne voyez plus votre homme.

Alors l'impression de la filouterie vous coupe bras et jambes. Mais vous réagissez vite. Ah ! non, ils ne vous auront pas.

— Rapidement, vous supplémentez et vous courez vers la salle où s'habillent les jockeys.

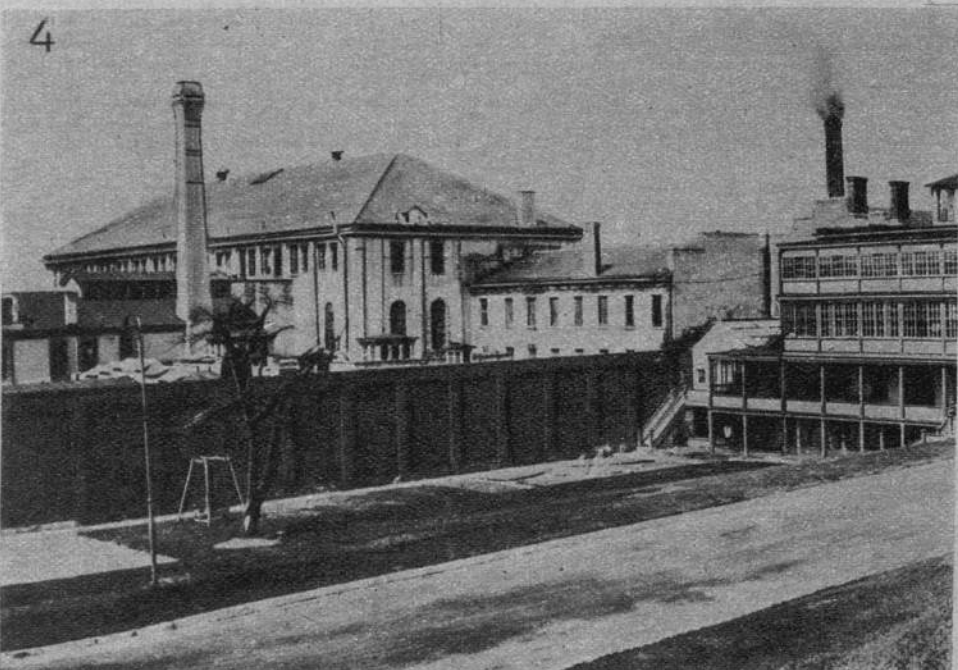
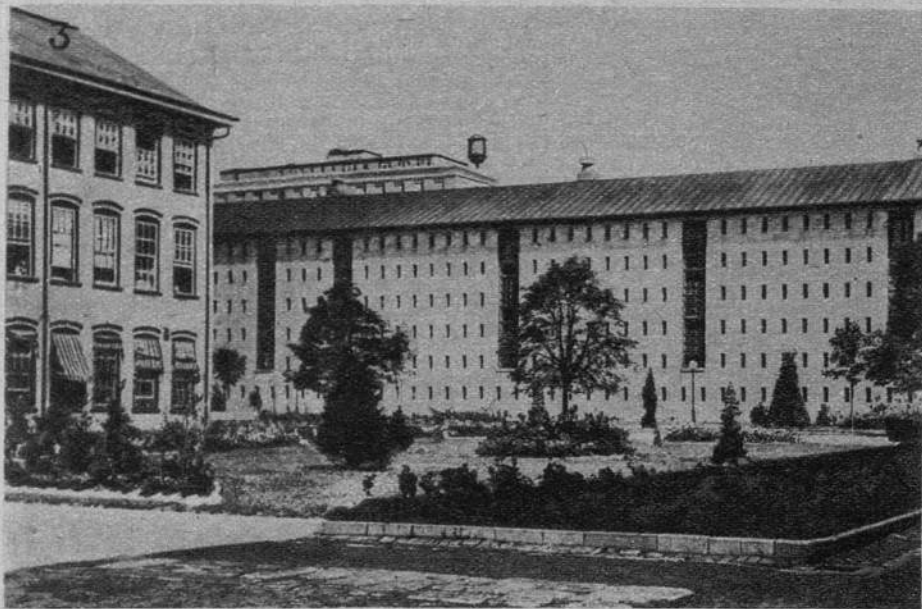
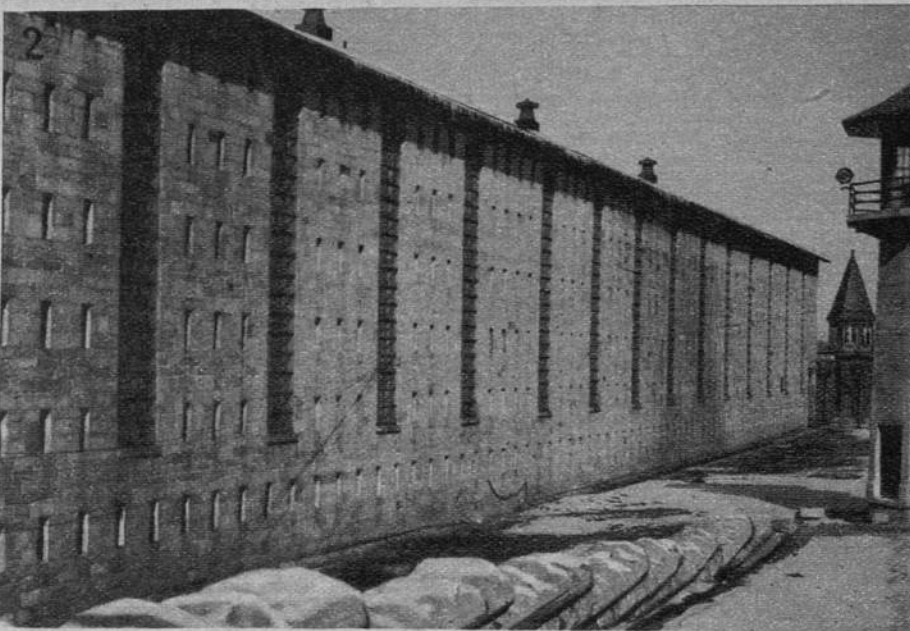
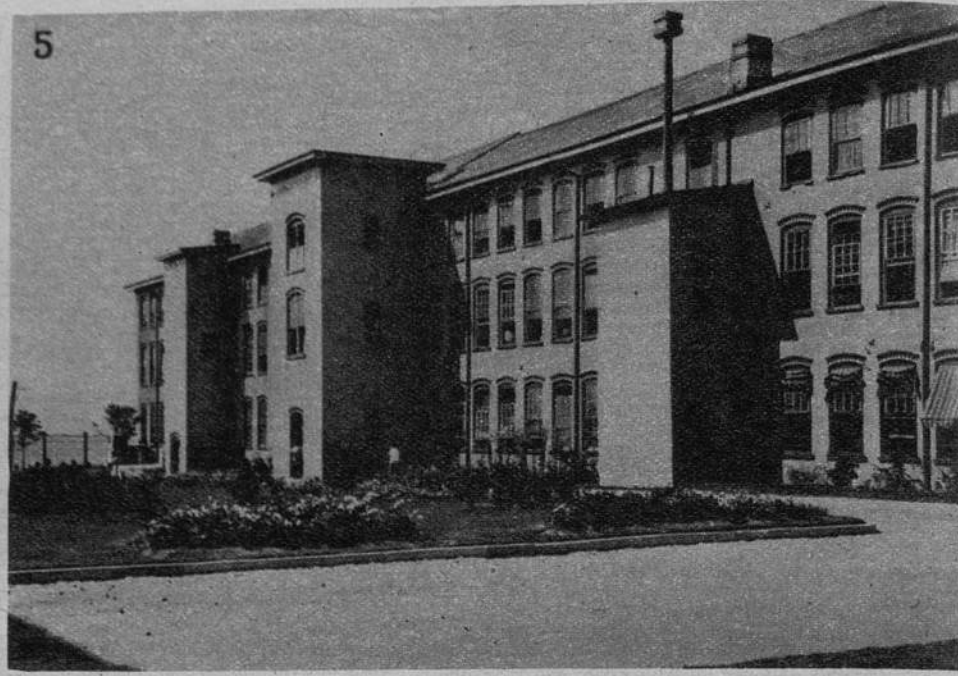
— M. Garner ?... Oui, il est arrivé. Tenez, le voici justement qui sort.

Garner est devant vous. C'est un autre Garner.

Ah ! l'oncle jovial, que de victimes il fit avant guerre ! Depuis, on ne l'a signalé que trois fois.

(A suivre).

JEAN KOLB.



Une grande prison SING-S

Tous les enfants de chez nous se sont passionnés, à un instant de leur existence, pour les exploits des détectives américains. Ce fut jadis Buffalo Bill, alias capitaine Cody ; c'est aujourd'hui Nat Pinkerton, Sherlock Holmes yankee, ce sera demain un adversaire implacable d'Al. Capone de Jack Diamond...

Dans ces récits terrifiants, où les drames se succédaient avec une rapidité et une variété prodigieuses, cela se terminait toujours par la confusion du coupable, que l'on « emmenait sous bonne escorte à la prison de Sing-Sing et à la chaise électrique ».

La prison de Sing-Sing ! Quel rôle n'a-t-elle pas joué dans nos cervelles puériles ! On se l'imaginait prodigieuse et bardée de fer, avec des détenus farouches et des gardiens impitoyables, toujours prêts à tirer au moindre signe de rébellion...

La vérité est plus simple, — plus terrible peut-être — que tout cela. La prison de Sing-Sing se dresse sur un îlot rocheux dans la banlieue de New-York, à Ossining. Elle est l'une des plus vastes du monde, avec ses 800 cellules, presque toujours garnies, hélas ! Assez vieille dans ses bâtiments principaux, elle ne cesse de s'agrandir et de se moderniser. Disposant de terrains considérables et d'ailleurs à peu près infertiles, on ne cesse de l'améliorer dans ses installations.

Avant d'en parler en détail, il sied de dire un mot sur ce qu'est actuellement le régime pénal aux Etats-Unis. Nous y devons de mieux comprendre certaines

faveurs dont jouissent les détenus, et qui ne « cadrent » pas du tout avec nos idées européennes.

Il y a quelques années, des révélations fort graves furent apportées par la presse, en ce qui concernait le régime auquel les inculpés et les détenus étaient soumis dans les prisons américaines. On sut que les aveux des présumés coupables étaient obtenus à n'importe quel prix au moyen de tortures physiques, qu'on appelait, en « slang » (argot new-yorkais), du « grilling ». Un prévenu qui ne se décidait pas à avouer était non seulement interrogé pendant quatorze, dix-huit et parfois vingt-quatre heures consécutives. Conduit dans une chambre spéciale dite « d'aveux spontanés », il était frappé avec une telle violence qu'il n'était pas rare qu'il succombât. Le « grilling » du troisième degré était de tous le plus redouté de la pègre : il vous menait directement à l'hôpital de la prison.

Dans les geôles, enfin, les condamnés, pour la moindre futilité, étaient mis en cellule, arrosés d'eau glacée avec la pompe à incendie... et autres intolérables brimades.

Cette campagne fit un bruit énorme aux Etats-Unis. On dut avouer, dans le haut personnel pénitentiaire, que souvent « on y était allé fort » et, par mesure de compensation, un système tout différent fut adopté à partir de ce jour. On tâta de l'humanité.

Pour l'Amérique, un homme en prison, au sens le plus exact du mot, « paie sa dette à la société ».

Mais il n'est pas rang des êtres « personnalité » vrent devant lui désormais de t Notion qui n' où la récidive, toujours une- d'aggravation

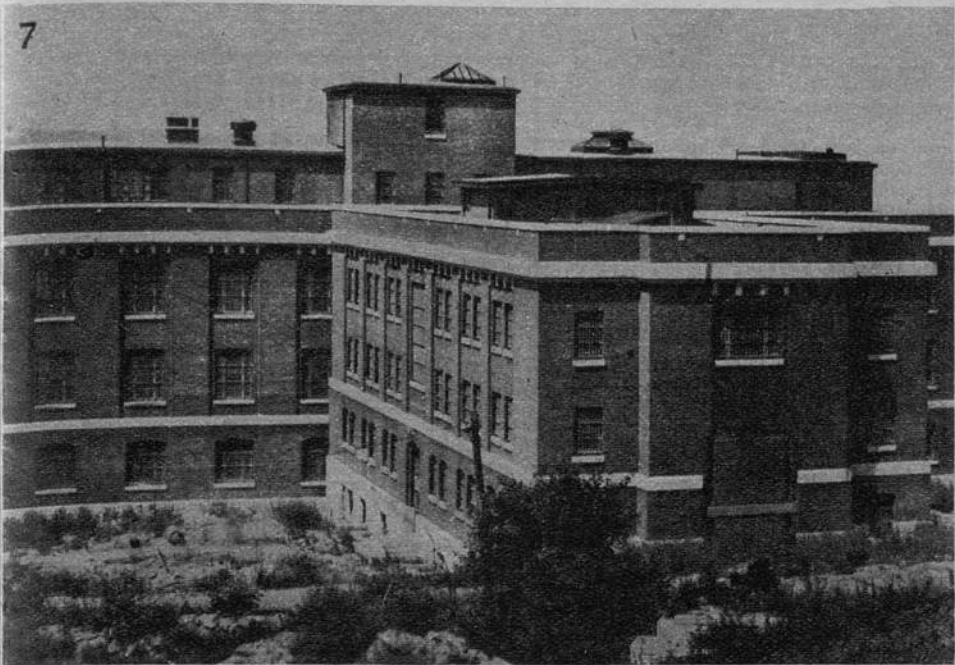
Le prisonnier homme comme méro ». Il peut d'une Universi étudier le droi clamation. Il les condamnés monde extérie porte ses chev peut travailler ses désirs, scr

Depuis l'ince lombo (Ohio) centaines de leurs barreaux veillée » a été que cela ait la criminalité Etats-Unis. Si privilégiée, ma près de New-Y vement, et qui

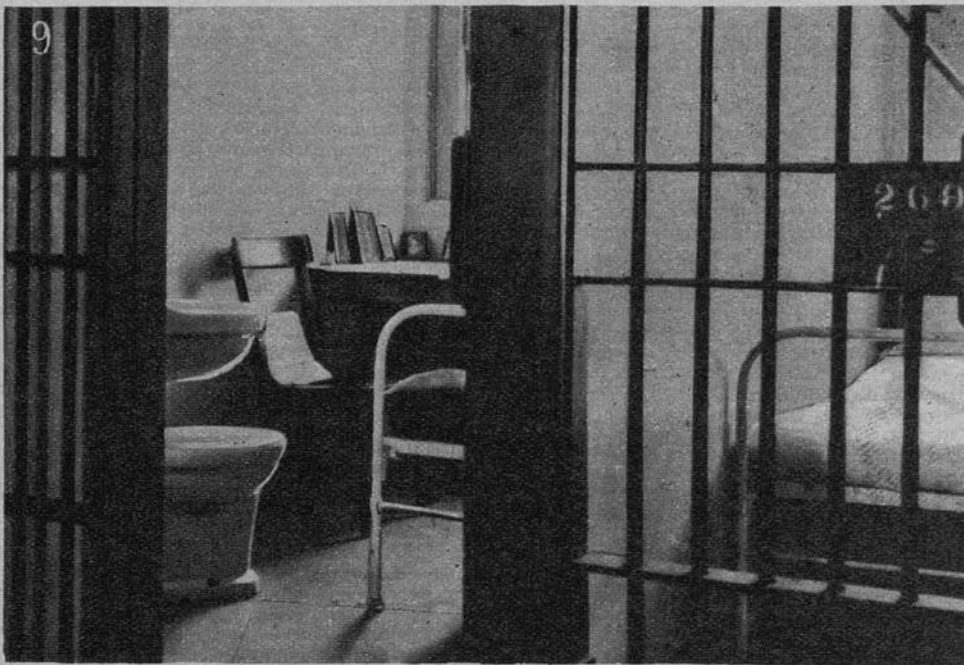
1. — La porte sud de Sing-Sing accueille les prisonniers à leur arrivée et se referme derrière eux en un grand bruit de verrous tirés. (W. W.)
2. — Les anciennes cellules de Sing-Sing, d'où seul, en cinquante ans, un délinquant parvint à s'évader par véritable miracle. (W. W.)
3. — Certains vieux bâtiments de la prison donnaient sur des jardins d'un aspect plutôt idyllique et soigné. (W. W.)
4. — La maison du gardien-chef du pénitencier (à droite) et l'ancienne infirmerie (bâtiment de gauche). (W. W.)
5. — Voici une vue des ateliers de Sing-Sing, où des détenus, qui ont demandé à travailler, confectionnent vêtements et chaussons. (W. W.)
6. — Les nouvelles cellules de la prison new-yorkaise dominent un immense terrain vague. A droite : le réfectoire moderne. (W. W.)

7. — Les nouv
8. — De l'autre
9. — Une cellu
10. — La boul
11. — Dans le
12. — Quelque

7



9



Prison américaine SING-SING

qui ne
opéennes.
ions fort
en ce qui
és et les
s améri-
présu-
quel prix
appelait,
ing ». Un
tait non
dix-huit
écutives.
d'aveux
elle vio-
mbât. Le
s le plus
ement à

Mais il n'est pas, pour cela, relégué au dernier rang des êtres humains ; il n'abdique rien de sa « personnalité » ; lorsque les portes grillées s'ouvrent devant lui, il est blanchi ; et nul n'a le droit, désormais de tenir compte de ce qui a été expié. Notion qui n'est pas du tout celle de chez nous, où la récidive, et l'état de repris de justice sont toujours une mauvaise note et une indication d'aggravation de la peine.

Le prisonnier reste donc, dans sa cellule, un homme comme les autres : il n'est pas « un numéro ». Il peut suivre par correspondance les cours d'une Université, apprendre l'économie politique, étudier le droit, la musique, le chant ou la déclamation. Il n'a pas perdu, sauf en ce concerne les condamnés à mort, toute relation avec le monde extérieur. Il s'habille comme il lui plaît, porte ses cheveux courts ou longs, à son gré, et peut travailler ou non, dans sa cellule, suivant ses désirs, scrupuleusement respectés.

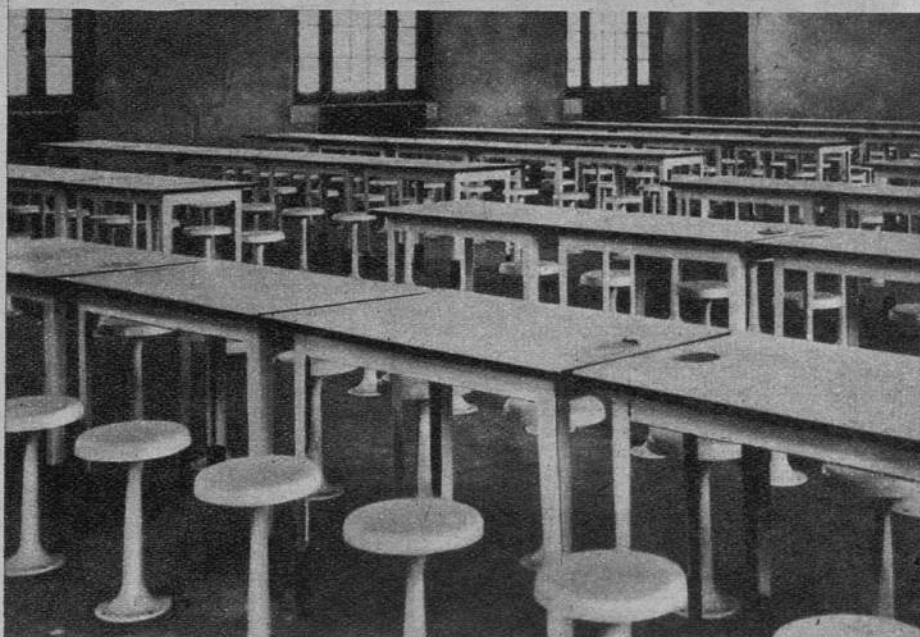
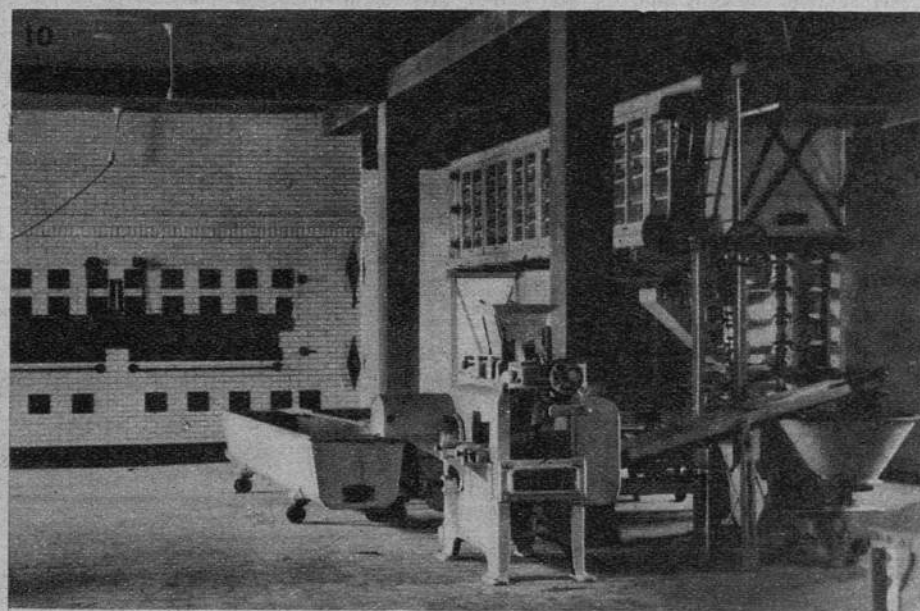
Depuis l'incendie tragique de la prison de Columbus (Ohio) qui fit, on s'en souvient, plusieurs centaines de victimes, brûlées vives derrière leurs barreaux, ce système de « douceur surveillée » a été étendu encore. Il ne semble pas que cela ait donné de bons résultats, puisque la criminalité va sans cesse augmentant aux Etats-Unis. Sing-Sing, nous le verrons, est déjà privilégiée, mais que dire de la prison d'Attica, près de New-York, actuellement en voie d'achèvement, et qui sera la plus moderne et la plus per-

fectionnée du monde ? Le souci du confort y est poussé à tel point que la légende américaine des photos n'avoue-t-elle pas, naïvement : « On se croirait plutôt dans un palace de grand luxe que dans une geôle. » Nous consacrons d'ailleurs un article à Attica.

Quand un des indésirables hôtes arrive à Sing-Sing, il franchit d'abord la porte Sud (photo 1), au-dessus de laquelle se tient en permanence un gardien armé. La porte est épaulée d'une tour, à vitrages nombreux, qui sert de corps de garde et de poste d'observation. La nuit, un phare puissant de là rayonne et balaie sans arrêt les murs des cellules. Quatre à six policiers sont là en permanence ; il dispose de fusils mitrailleurs, de carabines, et naturellement de revolvers. La prison de Sing-Sing est si remarquablement gardée, qu'en cinquante ans, on n'a eu à y enregistrer qu'une seule évasion. Encore, l'homme fut-il repris presque aussitôt !

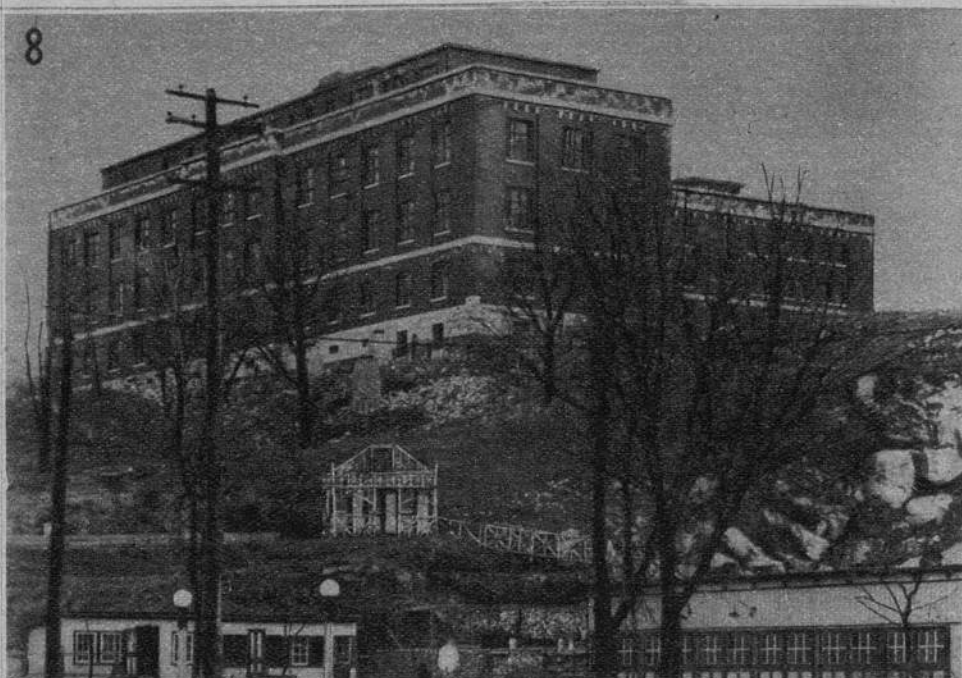
Ayant donc franchi le « seuil de l'enfer » le prisonnier change de vêtements, dans un pavillon spécial. Abandonnons-le à son triste sort et continuons.

Nous trouvons (fig. 2) en long alignement les anciennes cellules. Chacune de ces fenêtres plus hautes que larges, distribue un jour parcimonieux dans la pièce de trois mètres sur quatre, où se morfond un détenu. Entre chaque triple rangée de cellules, d'immenses ouvertures grillées, hautes de cinq étages, servent uniquement pour donner air et lumière. On sait qu'en Amérique, il est très rare de mettre ensemble plusieurs prisonniers. Les bâtiments (ou blocs) de cellules sont installés de telle façon que chaque chambre

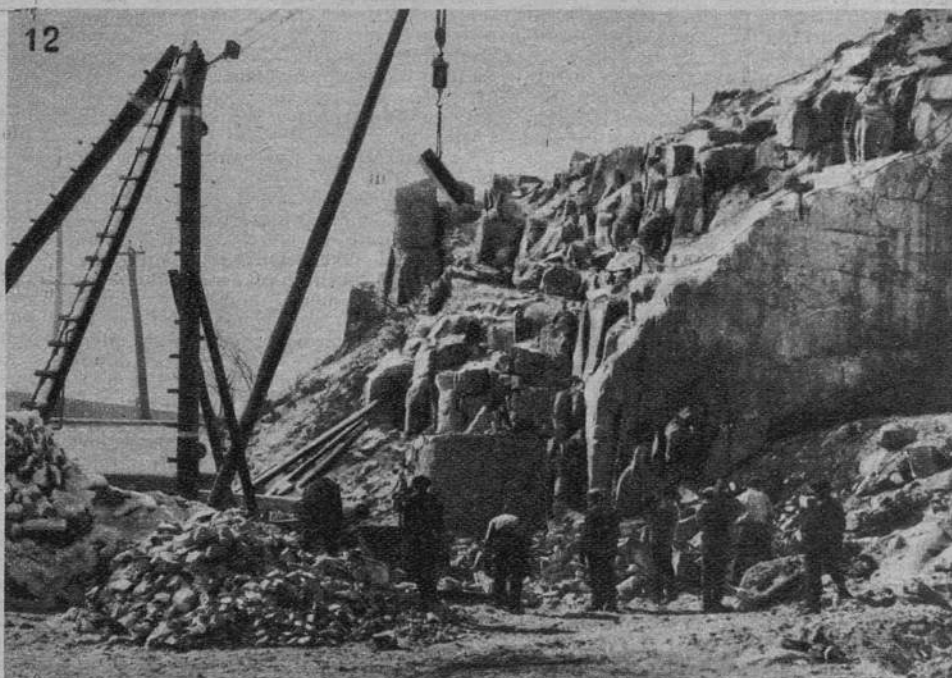


7. — Les nouvelles constructions de l'infirmerie-hôpital sont à Sing-Sing un véritable modèle du genre. L'hôpital a cent lits. (W. W.)
8. — De l'autre côté de l'infirmerie récente, les étables et les postes à essence de la prison de Sing-Sing au bas d'un promontoire rocheux. (W. W.)
9. — Une cellule « du dernier luxe », dans l'un des bâtiments terminés depuis quelques mois à peine. (W. W.)
10. — La boulangerie installée dans les sous-sols, non loin du chauffage central, est admirable de netteté. Et ses machines sont perfectionnées. (W. W.)
11. — Dans le vaste réfectoire que vous montrait à l'extérieur la figure 6, l'installation sanitaire est stricte et parfaite à la fois. (W. W.)
12. — Quelques détenus au travail dans la carrière de pierre située à l'intérieur de la prison, et d'où l'on a extrait de quoi tout construire. (W. W.)

8



12



de sûreté est comme l'alvéole d'une ruche. Les portes ne sont point pleines, comme chez nous, mais constituées par d'énormes barreaux, un chemin de ronde à plusieurs étages court devant chaque porte ; les gardiens s'y promènent constamment, jetant à toute heure du jour ou de la nuit un regard sur leurs pensionnaires. Le condamné américain n'a jamais l'impression d'être seul.

Certains des anciens bâtiments de Sing-Sing (fig. 3) dominés, presque tous, par des postes-vigies ou par des phares dominaient sur un paysage un peu plus réjouissant : celui de jardins bien aménagés. A gauche, sur notre cliché, ce sont les bâtiments de l'administration. Les détenus, lorsqu'ils avaient assez d'énergie ou de curiosité pour se hisser au niveau de leurs fenêtres, pouvaient apercevoir, parfois, à l'ombre des tentes rayées de jaune et blanc, le fin profil de quelque blonde dactylo. Il n'en faut pas davantage, lorsqu'on est condamné à vingt ans de travaux forcés, pour réveiller en vous quelque espoir, quelque joie de vivre...

Le cliché n° 4 représente la maison du gardien-chef (à droite) et l'ancienne infirmerie de Sing-Sing. En dépit de son aspect de charmant bungalow, la demeure du chef suprême de Sing-Sing est une véritable forteresse blindée où l'on pourrait soutenir un véritable siège. Au cas de révolte générale, c'est là que les policiers auraient mission de se replier en bon ordre, pour y organiser la résistance. Des caves souterraines, contenant des vivres et de l'eau, ont été prévues pour les femmes et les enfants des gardiens, chassés de leurs appartements par l'émeute. La petite tourelle d'aspect inoffensif que l'on voit au-dessus du bâtiment, à droite des che-

à Sing-Sing, où l'on combat, entre autres, la tuberculose et la syphilis de la façon la plus rationnelle. Infirmiers et médecins sont spécialement attachés à la prison, où ils ont leurs appartements et y prennent leurs repas. Il ne s'agit donc point, comme chez nous, d'une simple visite à heure fixe.

La figure 8 montre un autre aspect de la nouvelle infirmerie, dressée sur son roc comme une citadelle et aux fenêtres soigneusement grillagées. Au pied, ce bâtiment de bois clair, devant lequel s'élève un distributeur d'essence, ce sont les étables. Sing-Sing a ses vaches laitières, ses chèvres, ses moutons. Le lait est, en principe, réservé aux gardiens et aux malades ; mais il advient, aux périodes de grande production, qu'on peut en distribuer gratuitement à tous les détenus. Un bol de lait crémeux, chaud encore, pour accompagner le café du matin, voilà ce dont on n'a pas idée à Poissy ou à Fresnes !

Vous imaginez-vous ainsi l'aménagement d'une cellule, dans une moderne maison d'arrêt yankee ? La photographie n° 9 vous en donne une idée exacte. Lavabo et W. C. de porcelaine, petit lit de fer, chaise, table, installation électrique, radiateur. Les murs recouverts d'un email facilement lavable, de couleur claire ; une propreté scrupuleuse, un plancher et un plafond d'une substance spéciale à base de liège, qui amortit tous les bruits. Vraiment, n'était la grille rébarbative et ses barreaux qui défient toute lime, ne dirait-on pas la chambre d'une domestique, dans une belle maison neuve des Champs-Élysées ?

Précisons, en passant, que les condamnés, ainsi qu'en France, sortent une heure par jour en plein air et qu'ils ont tous la T. S. F. installée dans leur cellule. C'est là un

est de leur présenter (fig. 12) dans la carrière dont nous avons déjà parlé plus haut une douzaine de forçats sans importance.

Quand on est jeune et qu'on a des muscles, pourquoi laisser tout cela se rouiller en prison ? Des hommes, qui en ont cependant pour quinze ou vingt ans à moisir derrière les grilles, se livrent à des assauts de force physique autour des pierres de taille. L'enjeu ? Une cigarette happée au vol, et tout aussitôt utilisée... Les gardiens laissent faire ; n'est-ce point l'intérêt de la prison que de voir débiter, chaque jour, par des gaillards à l'énergie intacte, des tonnes de bon granit ?

Ne pouvant présenter de plus près dans l'exercice de leur détention MM. les gangsters, tueurs, bootleggers ou racketteurs (maîtres chanteurs), nous avons tenu, cependant, à réunir ceux qui les surveillent.

Autour d'un gardien-chef qui semble un véritable colosse sont groupés, sur les degrés des escaliers des nouveaux services administratifs, tous ceux des porte-clefs qui ne se trouvaient pas, alors, sur les chemins de ronde de Sing-Sing. Uniforme sombre et faces résolues ! On sent des hommes que le contact permanent avec les pires individus a endurcis et qui savent la valeur de la méfiance.

Sing-Sing, malgré sa T. S. F. et ses cellules bijoux, ne doit ressembler en rien à des maisons d'arrêt de Versailles ou de Limoges, que des scandales encore récents ont désignées à la verve des revuistes ou chansonniers. Si pleine d'égards que puisse paraître, pour ses clients, la garde qui veille aux barrières de Sing-Sing, nous demeurons convaincus qu'il vaut encore mieux ne pas avoir affaire à elle... Seul

L'HINDOU HAMID KHAN

ramène l'affection et le bonheur



« Mon mari était très indifférent envers moi depuis quatre ans et me délaissait complètement. Je suis allée consulter M. Hamid Khan, qui m'a promis d'influencer mon mari, et, en effet, ayant suivi les indications qu'il m'a données, mon mari a changé et m'est revenu tout à fait. Je suis maintenant très heureuse et tous les mots que je trou-

verais ne pourraient exprimer ma gratitude envers M. Hamid Khan.

Signé : F. JANIN, rue Monge.

1° Il prédit l'avenir d'une façon précise ; 2° il lit vos pensées et répond d'une façon remarquable à toutes questions ; 3° Il donne les remèdes aux ennuis, aux déespoirs et aux malheurs de toutes sortes. Consultez-le de 10 h. à 13 h. et de 15 h. à 19 h. 30. Consultation : 100 francs. 8, Av. Friedland (2^e étage), Carnot 24-00.

SEUL ET SANS ARMES

Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu. Méthode secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soient au monde. L'envoi ma brochure les "Secrets du Jiu-Jitsu" contre 2 fr. en timb. M. Berchtold, 22, r. Marguerite, Lyon-Villeurbanne.

L'Œil de la Contrebande

Depuis plus d'un an, une jeune Allemande, Frau Margaret Marga, effectuait de fréquents voyages de Berlin en Hollande et vice versa. Les douaniers d'Emmerich surveillaient discrètement la voyageuse qu'ils fouillaient avec soin. Ils visitaient consciencieusement tous ses bagages sans jamais découvrir rien de répréhensible.

Pourtant, des rapports ne tardèrent pas à signaler que de nombreux diamants entraient clandestinement en Hollande, introduits par une jeune femme à qui ils étaient remis à son passage dans la ville de Cologne.

La surveillance redoubla, et les douaniers désespéraient de jamais pincer la contrebandière lorsque, récemment, l'un d'eux, lors du passage à la frontière de la suspecte Frau Marga, eut son attention attirée par l'œil gauche de la jeune femme. Il lui parut qu'il brillait d'un éclat étrange que l'autre œil ne possédait pas.

On soumit aussitôt la voyageuse à un examen médical et l'on eut la clef du mystère. L'œil était en verre, il était creux et renfermait des diamants pour une valeur considérable. Cette cachette originale avait jusque-là échappé sans difficulté à toutes les fouilles et, sans la perspicacité du douanier d'Emmerich, le fructueux trafic aurait pu durer longtemps encore.



Le gardien principal de Sing-Sing est ici photographié avec la majeure partie de son personnel, sur les marches des bâtiments administratifs.

minées, ne recèle-t-elle pas un canon de 37 millimètres à tir rapide ?

Pour éloigner un peu ces visions d'un dramatique qui souvent ne fut que trop réel (les révoltes de prisonniers sont fréquentes aux Etats-Unis), allons faire un tour (fig. 5) aux ateliers.

Tout ce qui est destiné aux détenus est confectionné dans la maison même.

Parmi ses huit cents pensionnaires, Sing-Sing a des représentants de tous les corps de métier. La plupart de ceux qui exercent une profession « utile » (tailleurs, bottiers, bouchers, horticulteurs, cuisiniers, carriers, électriciens, maçons, etc.), pour échapper à l'ennui terrible et à la hantise de la cellule, demandent à travailler au bout de quelques jours. On les répartit, suivant leurs aptitudes, en équipes, et ils taillent, cousent des vêtements, confectionnent des chaussures, coupent des chemises, bourrent des matelas, reparent des sommiers... Naturellement, ces prisonniers-là sont payés ; et lorsqu'ils quittent la prison, c'est nanti de quelque pécule qu'ils vont tâcher de se refaire une existence.

Passons maintenant aux nouvelles installations de Sing-Sing (fig. 6). Notre illustration représente un groupe complet de cellules. Remarquez, tout aussitôt, que les ouvertures sont nettement plus grandes : air et lumière sur les toits en terrasse, toujours courent les chemins de ronde à l'usage du personnel. D'un coup d'œil, on peut se rendre compte si tout est calme, dans les cinq étages, encore, de « cagnas individuelles ».

Sur la droite, cet imposant bâtiment de pierre et de brique rouge : le nouveau réfectoire dont plus loin (fig. 11) nous donnons un aspect intérieur. Le chaos de pierres et de buissons du premier plan sera bientôt, par les soins de détenus fleuristes transformé en parterres aux mille couleurs. Toutes les pierres de la nouvelle construction ont été extraites du sol même, par les soins des condamnés : cela représente une économie d'argent et de transport considérable.

Voici maintenant (fig. 7) les nouveaux « buildings » de l'infirmerie. L'infirmerie est même un hôpital, puisque cent lits peuvent à tout instant de la journée y accueillir les prisonniers malades ou blessés. Un pavillon annexe, que l'on ne voit pas figurer sur notre gravure, reçoit les gardiens et leurs familles. Un personnel médical important et éminent est attaché

adoucissement à leur peine considérable. Toute la journée, on entend marcher les appareils ; et comme les détenus ne goûtent pas exactement les mêmes morceaux et se délectent à chercher des postes, la cacophonie est par instants épouvantable. Pour y remédier, à certaines heures, on interdit aux « boys » de toucher leurs manettes, et c'est un pick-up géant qui pour tous les pensionnaires d'un même « bloc » dévide des informations, du jazz ou de l'opéra. Naturellement, toutes précautions ont été prises pour que les « convicts » ne puissent se servir de la radio pour communiquer entre eux.

Poursuivant notre visite détaillée de la « big house », nous voici dans les sous-sols, très clairs, très aérés, très vastes, où fonctionnent les machines du chauffage central, et où se trouve aussi la boulangerie, dont notre figure 10 donne une suffisante idée.

Les mitrons, bien entendu, sont remplacés par des brasseuses et des pétrisseuses électriques d'un modèle absolument récent et parfait. Le four est lui-même électrique et débite à une cadence rapide du pain parfaitement blanc, d'un goût très agréable, fait avec les froments les plus purs du Manitoba, le « grenier à grain » de l'Amérique.

Le réfectoire où sera consommé ce pain de luxe, qui n'a aucun rapport avec la boule de son de nos geôles, est d'aspect un peu sévère, mais, comme toute la prison, d'une propreté absolue. Les sièges sont vissés au sol, précaution utile ; chaque mangeur a à sa disposition un espace donné ; et il apporte lui-même fourchette, cuiller et gamelle, non sans faire constater au passage, à un gardien spécialement placé de faction à l'entrée, que tous ces objets ont été soigneusement nettoyés. Les principes sanitaires les plus modernes ont trouvés, là encore, leur rigoureuse application, pour le plus grand bien de ceux qu'une nécessité — sans doute assez dure — met en commun.

Notre photo n° 11 l'atteste. On remarquera un détail : le pied des tables est enduit, à mi-hauteur, d'une substance de couleur sombre, ceci pour interdire à tous insectes : fourmis, punaises, voire cafards, de venir la nuit, sur les tables, chercher quelques reliefs, quelques miettes des festins du prisonnier...

Enfin, ne pouvant montrer à nos lecteurs quelques-uns des plus beaux spécimens de la « faune de cachot » force nous

celui qui n'a jamais fait de salle de police au régiment ignore la valeur incomparable de la liberté ?...

ANDRÉ CHARLES.

A propos de la Proposition André Hesse, l'auteur du « Pourrissoir » nous donne son avis

Qu'on le veuille ou non, que l'on s'en réjouisse ou bien qu'on le déplore, un indéniable mouvement d'opinion pousse les femmes vers l'accession à toutes les fonctions publiques ; et, entre mille cas plus probants les uns que les autres, je ne veux retenir que la proposition de loi de M. André Hesse, député de la Charente-Inférieure, les admettant dans la formation du jury, projet dont nous a entretenus *Police-Magazine* dans ses derniers numéros.

D'accord, en principe, avec l'auteur de ce projet équitable, je pense, néanmoins, en attendant la refonte nécessaire du code et de tout l'appareil judiciaire sur des bases plus humaines, qu'il conviendrait de n'accepter, pour commencer, que des femmes mariées ou « unies » et mères de famille, et non d'appeler pêle-mêle, pour remplir le rôle de jurées, des jeunes filles ou des célibataires, sous le seul prétexte un peu enfantin qu'elles sont des « vedettes ».

J'abomine le cabotinage dans la justice répressive, trop de souffrances inimaginables et d'innocentes victimes sont souvent au bout des procès !

C'est déjà chose grave que d'accepter de juger son semblable, et il faut se sentir bien pur pour assumer sans appréhension cette terrible fonction. La moindre introspection dans la conscience la plus intégrée suffirait au plus sage pour refuser si lourde tâche ! N'allons donc pas mêler dans le jury des éléments de frivolité. La réforme que l'on souhaite en pâtirait.

Et puis, comment des femmes qui n'ont encore connu aucune des joies ni des douleurs de l'amour, ni celles de la maternité, pourraient-elles juger en toute connaissance de cause ceux ou celles qui, au paroxysme d'un de ces sentiments, se sont laissés aller à commettre des actes irréparables et répréhensibles ?

Il faut sentir profondément et bien com-

prendre certains gestes automoteurs avant de pouvoir les analyser et s'ériger en juges infallibles, ou bien la justice ne peut être qu'une indigne comédie.

Pendant que l'on est en train de former en fait des « citoyennes », j'aimerais que l'on prit en considération la suggestion suivante : l'admission des femmes ayant conquis, au même titre que leurs confrères du sexe masculin, leur grade de docteur en médecine, au poste de médecin-légiste. Je lance l'idée, elle me paraît féconde en résultats heureux.

Bien des crimes aux mobiles étranges et restés mystérieux auraient peut-être été élucidés s'il y avait eu une conscience féminine, un cœur, un cerveau et des nerfs féminins au service de leur étude délicate. Et je pense sincèrement que, dans de nombreuses circonstances, les femmes médecins-légistes rempliraient avec plus d'autorité leur mission que les médecins-légistes mâles pour faire la lumière sur des cas que les hommes ne comprendront jamais.

Hélas, cette réforme me paraît assez malaisément réalisable dans notre pays où les adversaires de l'intervention des femmes dans les rouages conducteurs sont acharnés et nombreux. Cependant, l'évolution dans ce sens ne peut manquer de faire son chemin et d'atteindre petit à petit son but logique. On ne maintiendra pas éternellement la femme de France en dehors des attributions officielles. Elle a montré, dans les périodes graves, qu'elle savait se hisser à la hauteur de l'homme et même le dépasser. En justice, elle apportera un élément qui jusqu'ici a fait défaut : une sensibilité vive et clairvoyante et une pitié puisée dans son cœur si souvent crucifié d'épouse et de mère.

JEANNE HUMBERT.

UN ESCROC DE GENIE CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.



Ce fut, chez le général, une procession de petits pâtés et de nourrices à en perdre la tête

Un vieux général de la République, voisin du grand-père de Collet, avait déclaré qu'on ne ferait rien d'Anthelme sans le fouet et la trique. Pour se venger, le jeune Anthelme recrute pâtissiers et nourrices qu'il envoya chez le général — dont la femme était enceinte. « Ce fut chez le général une procession de petits pâtés et de nourrices, à en perdre la tête. » (D'après une gravure ancienne.)

Ce qu'ont permis les guerres de l'Empire. — Anthelme Collet, ancêtre de Frégoli. — Evêque, général... et bagnard.

Quand on veut évoquer une escroquerie amusante et audacieuse, on ne manque jamais de citer l'extraordinaire aventure du « capitaine de Koepenick », un simple cordonnier allemand, du nom de Voigt, qui, revêtu d'un uniforme, berna, au temps de Guillaume II, les autorités impériales et puisa dans les caisses municipales avec une facilité déconcertante.

Pourtant, nous pouvons nous vanter, en France, d'avoir eu beaucoup mieux. Il est vrai que ceci s'est passé au temps des guerres napoléoniennes, à une époque où le mouvement incessant des armées, l'envahissement des pays étrangers, l'absence de toute police sérieuse et la lenteur des communications permettaient la confusion la plus grande. Tel quel cependant, Anthelme Collet peut revendiquer le titre de roi des escrocs et, par sa prestesse à changer de personnalité, celui de Frégoli des aventuriers.

Ajoutez à ceci que ce fripon, ce faussaire, ce voleur et, pour finir, ce bagnard, à une exception près, ne fit jamais de tort aux pauvres gens : qu'il exerça ses talents à l'encontre seulement des riches, crédules et de l'Etat ; qu'il sut mêler à ses exploits répréhensibles une maestria vraiment comique ! Et l'on conviendra qu'on se sent incliné en sa faveur à une indulgence amusée, celle qu'on accorde aux grands artistes du rire.

Anthelme Collet était né en 1785, à Belley, patrie — quatre ans plus tard — de Brillat-Savarin, roi de la gourmandise. Son père, soldat, fut tué aux armées du Rhin ; sa mère mourut peu après de chagrin ; l'orphelin avait neuf ans quand il fut recueilli par son grand-père qui, brutal, le menait à coups de taloches, pour lui apprendre, disait-il, le métier des armes. Un jour, las de cette vie, l'enfant prit la fuite et se réfugia chez un de ses oncles, curé d'une paroisse de Chalon-sur-Saône. Mais avant de partir, il avait eu soin d'emprunter de petites sommes aux amis de son grand-père : ce furent les débuts dans l'escroquerie de ce futur virtuose.

A l'oncle curé, le jeune Collet déclara qu'il voulait entrer dans les ordres. Qu'à cela ne tienne ! l'oncle, ravi d'une telle vocation, emmena son neveu en Italie et le fit recevoir dans un couvent pour y commencer ses études religieuses. Mais bien vite le moineau fut las de cette existence austère, il prit de nouveau la fuite et alla demander asile à un autre de ses oncles, ancien soldat. A celui-ci, naturellement, Collet se dit appelé par la vocation militaire. L'oncle le fit entrer à l'école de la Flèche, dont il devait sortir, à dix-huit ans, avec le grade de sous-lieutenant.

Ainsi, par ces deux éducations successives et contradictoires, Anthelme Collet avait acquis de quoi tenir avec vraisemblance le double rôle qui remplira son existence future, tantôt portant la robe, tantôt portant l'épée, et chaque fois profitant du respect inspiré pour faire des dupes.

Pour commencer, le voici donc officier. On l'envoie tenir garnison à Brescia, en Italie. Pendant une absence de son capitaine, il devient l'amant de sa femme.

Cette dame, dira-t-il plus tard, fut obligée de mettre toute pudeur de côté pour en venir à ses fins, car j'ai toujours été chaste et d'une timidité excessive.

Mais en tout cas, cette liaison, si courte qu'elle ait été, mérite d'être signalée. Ce fut en effet la seule que l'on connût, au cours de son existence aventureuse, à l'audacieux escroc. Peut-être était-ce réellement

A droite : Anthelme Collet au cachot, enchaîné. (D'après une gravure ancienne.)



Collet, qui s'est créé inspecteur général, est à Montpellier et se prépare à inspecter des troupes. Sa supercherie est découverte ; on l'arrête ; il est jeté dans un cachot. Le préfet a, un jour, la malheureuse idée d'offrir en spectacle ce célèbre Collet dont on parle tant, à des convives réunis à la Préfecture. Collet attend, à l'office, le moment de la présentation. Il aperçoit un costume de marmiteux, s'en affuble, prend un plateau chargé d'un énorme pâté, bouscule les gendarmes, traverse la salle à manger et se sauve. (D'après une gravure ancienne.)

le fait d'une timidité excessive, comme il le disait, peut-être aussi le fait d'une prudente sagesse : dans la carrière qu'il allait choisir, rien n'est plus dangereux que les conquêtes féminines ; ce sont les femmes qui, presque toujours, trahissent et font prendre les mauvais garçons !

De Brescia, Collet fut envoyé, avec son régiment, au siège de Gaète. C'était la première fois qu'il se battait ; il fut blessé et

transporté à l'hôpital de Naples. Sa blessure n'était pas grave, mais déjà il en avait assez de l'armée, où l'on reçoit de mauvais coups sans profit. Il décida de changer de métier, s'appropriant l'argent laissé par un de ses camarades mort à l'hôpital (la seule vilaine action qu'il regrettera amèrement) et s'en fut trouver l'aumônier pour lui dire :

— Je me suis trompé de vocation. J'étais né pour l'état ecclésiastique.

Touché, l'aumônier crut bien faire en aidant Collet à désertir. L'ancien lieutenant se réfugia dans un couvent de Caserte, apprit à prêcher, édifia les moines par sa conduite exemplaire. Quand il s'agit de déléguer quelqu'un de la communauté pour quêter dans les Pouilles, ce fut Collet qui fut choisi.

Dès lors, tantôt sous la bure ou même sous la robe violette, tantôt sous l'uniforme, notre aventurier ne va plus cesser d'escroquer les naïfs. Ses exploits sont si nombreux qu'on ne saurait les citer tous. Il nous faudra nous en tenir aux plus importants, qui sont aussi les plus amusants.

Moine quêteur, Collet — vous le pensez bien ! — garde pour lui tout l'argent recueilli : il s'est fait confectionner pour cela une poche secrète sous sa bure. Avec cet argent, il achète de beaux habits, des chevaux, un carrosse, engage des domestiques, subtilise les papiers d'un officier qui se rend à Rome et, sous le nom de celui-ci, arrive dans la ville du pape.

On l'y reçoit à bras ouverts. Le cardinal Fesch l'installe dans son palais. Les salons les plus fermés lui font fête. Collet ne se contente pas de vivre comme un coq en pâte : il vole dix mille écus au banquier du cardinal, se fait remettre pour 60 000 francs de bijoux par le joaillier de son hôte, escroque ses fournisseurs et, les poches pleines, prend la poudre d'escampette.

Pendant quelque temps, il se repose à Lugano, sous un faux nom, en bon bourgeois qu'il semble être réellement. Mais cet homme s'ennuie chaque fois qu'il ne vole pas. Sous prétexte de jouer la comédie, il se fait confectionner

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, placée sous le haut patronage de plusieurs Ministères et Sous-Secrétariats d'État, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 30.801 : Classes primaires complètes ; certificat d'études, brevets, C. A. P., professorats, inspection primaire.

Broch. 30.806 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 30.813 : Carrières administratives.

Broch. 30.820 : Emplois réservés.

Broch. 30.824 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 30.830 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contre-maître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.

Broch. 30.836 : Carrières de l'Agriculture métropolitaine et de l'Agriculture coloniale.

Broch. 30.842 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres). Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 30.850 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe. — Tourisme.

Broch. 30.854 : Orthographe, rédaction, vérification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 30.860 : Marine marchande.

Broch. 30.867 : Solfège, piano, violon, flûte, saxophone, accordéon, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 30.872 : Arts du dessin, cours universel de dessin, illustration, caricature, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats.

Broch. 30.878 : Les métiers de la Couture, de la Coupe et de la Mode (petite main, seconde main, première main, couturière, vendeuse, vendeuse-retoucheuse, représentante, modiste, modéliste, lingère, coupe pour hommes, coupeuse professorats).

Broch. 30.886 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; secrétariats.

Broch. 30.891 : Carrières du Cinéma.

Broch. 30.896 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, boulevard Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

découvre des traces de son passage. Enfin voici sa voiture ! Les carabiniers se jettent à la tête des chevaux, ouvrent la portière et vont saisir le coupable. Mais, au lieu de l'officier qu'ils cherchent, que voient-ils ? Un brave homme, un saint homme d'évêque qui leur demande doucement :

— Que désirez-vous, mes amis ?

Les carabiniers, tout confus de leur méprise, ne trouvent que cette réponse :

— Votre bénédiction, monseigneur !

Et l'évêque, avec onction, les bénit.

Se voyant poursuivi, Anthelme Collet a changé prestement de costume. Maintenant, il peut continuer tranquillement son chemin vers la France : on ne l'interrogera plus.

Pourtant, quand il arrive à Gap, c'est un troisième personnage, un simple prêtre, qui descend de voiture, un pauvre prêtre de Naples, dit-il, exilé pour raisons politiques et qui demande asile à l'évêque français. Celui-ci touché, autant par sa pitié que par le récit de ses malheurs, lui confie une cure. Et notre Frégoli dit la messe, prêche, confesse, convertit même des incroyants, et file, un beau jour, avec l'argent qu'il a recueilli pour les réparations de son église.

Peu après arrive à Nice un évêque italien, M^r Pasqualini : c'est encore, c'est toujours Anthelme Collet.

M^r Pasqualini est prié de visiter le séminaire, de prononcer un sermon, de conférer le sacerdoce ; il s'en tire admirablement et, songeant plus tard aux soixante séminaristes auxquels il a conféré l'ordination, il écrira :

— Je serais heureux de savoir qu'ils ont été de bons et dignes prêtres et qu'ils ont bien rempli leur devoir !

M^r Pasqualini ne s'attarde pas pourtant à Nice. Il se dirige d'abord sur Grasse où, se plaignant d'avoir été attaqué par des

(Suite page 15.)

ROGER RÉGIS.

POURQUOI ON N'AURA PAS SPADA

par CHRISTIANE HUBERT

la seule femme journaliste qui ait interviewé Spada

L'importance du corps expéditionnaire envoyé en Corse pour capturer ou abattre les derniers bandits du maquis a ému beaucoup de continentaux, peu familiers avec la réalité du maquis. Douze cents hommes contre dix hors-la-loi, ont-ils pensé, ces continentaux... réellement, c'est trop. Et ne comprenant pas, ils se sont indignés...

Christiane Hubert, la jeune journaliste et assistante d'actualités cinématographiques qui a réussi — la première — à joindre André Spada dans son maquis, n'est pas du même avis. Bien au contraire, elle affirme, dans l'article suivant, que le corps expéditionnaire, vu les conditions très spéciales de la vie des bandits du maquis, est loin d'être assez nombreux pour arriver à obtenir des résultats définitifs.

Elle affirme que Spada ne sera jamais pris ni tué.

chargé, et ses yeux, sous la casquette grise retournée à l'envers, ressemblent comme deux gouttes d'eau à ceux de son aîné.

Ils suivent leur itinéraire, soigneusement préparé. Ils se glissent d'arbre en arbre, de rocher en rocher. Ils sont tous les deux petits, trapus. Un rien les dissimule.

Avant de franchir une étendue de terrain, leurs jumelles de haute précision

tombe toujours sur leur ascension vers les sommets, vers les crêtes au long desquelles ils progresseront pendant les heures sombres, pendant ces heures faites pour le sommeil et qui les trouvent, eux, toujours éveillés et en alerte, car, la nuit, les jumelles sont inutiles...

Ils ne dorment que pendant le jour. Bien abrités dans un recoin de la montagne, ils dorment chacun leur tour, l'homme de

bons accrochés au plafond noirci. Les paysans, serrés autour du foyer, tuent le temps du mieux qu'ils peuvent, en lisant, en écoutant le phono — il y en a un peu partout là-haut — ou en se racontant les légendes du maquis. L'atmosphère est douce...

Soudain, on frappe à la porte, à cette porte corse qui n'est jamais fermée à clef.

On entre. Alors les occupants voient deux hommes couverts de neige, les canons des fusils tenus très bas pour y éviter l'intrusion des flocons blancs porteurs de rouille. Les nouveaux venus sont visiblement fatigués. Leurs besaces sont plates. Ils ont froid. Ils ont faim. Ils sont harrassés. Leurs pèlerines entr'ouvertes laissent voir les doubles cartouchières et les étuis des pesants pistolets automatiques... Cet attrail guerrier contraste avec leur mine



Christiane Hubert écoutant les confidences du bandit Spada.



De gauche à droite : Spada, M^{lle} Christiane Hubert, M. Harry Gray. (Pathé-Natan.)

Là-haut, sur les flancs noirs des montagnes du Cruzini, près des cimes aux crêtes pointues, je m'imagine deux points imperceptibles avançant lentement et péniblement dans les masses rocheuses.

Ces points imperceptibles perdus dans l'immensité du maquis montagneux, désert au terrain inégal, sont des hommes, des hors-la-loi, des fugitifs de justice.

L'un est André Spada, bandit d'honneur, plusieurs fois meurtrier et condamné à mort par contumace. L'autre est Bastien Spada, son frère. Il n'a que dix-neuf ans alors que son aîné en a trente-quatre. Mais il sait déjà se servir d'une arme, et il l'a prouvé en tuant un homme qui avait mérité de son frère...

André et Bastien Spada, pour le moment, mènent la vraie vie du maquis. Ils sont partis à l'arrivée des gardes mobiles, laissant derrière eux la petite maison de la Punta de Calcatoggio, et Antoinette Leca — que j'ai si souvent entendue appeler « M^{me} Spada ». Ils ont abandonné aussi des armes, des munitions, des billets de banque, des vêtements...

Ils ont perdu leur gagne-pain, — car, ne l'oublions pas, André Spada n'a jamais détrossé personne, et il est prouvé qu'il gagnait sa vie, — ce gagne-pain qui était constitué par l'exploitation de la voiture postale Ajaccio-Lopina, laquelle, je m'en souviens fort bien pour y être montée plusieurs fois, portait en lettres blanches sur fond bleu le nom d'Antoinette Leca.

Ils ont perdu, — il me semble entendre Spada le dire, — tout le superflu. Mais nul mieux que Spada ne sait se passer de ce superflu. Il l'a maintes fois prouvé.

Donc, ayant tout perdu, André et Bastien Spada voyagent dans le maquis.

Je les vois comme si j'étais à côté d'eux. Ils avancent lentement, d'un pas égal et légèrement dandinant, d'un pas qui rappelle celui des ours. Les cartouchières bourrées et les armes pesantes qu'ils portent sous le veston de velours à grosses côtes semblent leur conférer un appréciable embonpoint. Erreur. Ces hommes n'ont pas de ventre, et leurs muscles sont d'acier trempé.

Je vois les sourcils joints d'André, dont le front têtue est ombragé par le chapeau de feutre mou. Je vois son nez en bec d'aigle, légèrement pincé, et ses lèvres dures et serrées. Je vois ses yeux vifs, extraordinairement mobiles, — jamais je n'ai vu un être humain possédant des yeux aussi mobiles que ceux d'André Spada, — dans lesquels on sent une méfiance qui ne s'éteint jamais tout à fait, même quand on lui a inspiré la plus grande confiance.

Il avance lentement, son fusil de chasse « calibre 12 » chargé à balles et à chevrotines sous le bras droit, l'index sur la gâchette. Il foule le sol du maquis, écrasant les myrthes de ses semelles ferrées, et faisant jaillir des étincelles sur les rochers aux rudes arêtes.

Son frère, éphèbe terriblement inquiet, aux allures un peu efféminées, porte lui aussi sous le bras droit un « calibre 12 »

ont déblayé l'espace dans tous les sens. Ils savent que rien de suspect ne peut les atteindre pendant leur avance. Ils parcourent ce bout de pays tranquilles comme Baptiste, et quand ils arrivent à la fin, leurs puissantes lentilles recommencent à déblayer le terrain pour le passage suivant.

S'il n'y a rien à signaler, ils avancent, toujours à coup sûr. Si leurs jumelles leur indiquent une présence suspecte à deux ou trois kilomètres, ou davantage, ils s'écrasent sur le sol, et attendent que le danger soit passé.

Pendant cette attente, leurs jumelles ne quittent jamais l'endroit où ils ont repéré un peu de vie... un peu de cette vie qui, dans le maquis désert, pourrait signifier pour eux la mort...

Ils errent dans ces régions qu'ils connaissent comme leur poche. Ils savent que l'improbable danger ne peut provenir que d'un isolé, et ils s'arrangent pour qu'aucun isolé ne puisse les repérer. Ils ne tiennent pas à tuer. Ils préfèrent éviter toute rencontre. Et cela leur est si facile, dans ces régions immenses où l'on voit de loin, de très loin.

Ils savent que tant qu'ils seront « là-haut », ils ne risqueront rien. Ils savent que, pour les cerner, il faudrait dix ou quinze mille hommes... et encore. Alors, ils se contentent de se rendre invisibles. Invisibles et inapprochables. Par conséquent, invulnérables. Quel que soit le côté d'où provienne le danger, ils savent qu'ils ont un passage de fuite...

Si le jour les trouve sur le flanc des montagnes ou même dans les vallées, la nuit

garde veillant attentivement sur l'autre... Ou bien ils dorment dans une maison isolée, après y avoir mangé.

Oui, j'ai bien dit : dans une maison. C'est, en effet, le nœud de la question et tout le secret du maquis montagnard.

Car il est bien évident que s'il fallait que ces hommes vivent *in vitam aeternam* sur les crêtes des montagnes, sans jamais pouvoir se ravitailler autrement qu'en châtagnes crues, sans jamais pouvoir se procurer des vêtements ou des chaussures, ils ne pourraient tenir longtemps. Mais il n'en est pas ainsi.

André et Bastien Spada « se gardent » là-haut autant qu'ils le peuvent. Ils savent qu'il est de leur intérêt d'évoluer le plus souvent possible dans les rocailleries impraticables et presque inaccessibles. Mais quand il le faut, ils descendent... ils descendent pour demander un peu d'hospitalité.

Cette hospitalité, on ne la leur refuse jamais. Que l'on puisse trouver cette coutume regrettable quand elle s'applique à des bandits, même d'honneur, il n'en est pas moins vrai que Spada bénéficie de la traditionnelle hospitalité corse où et quand il veut.

Cette hospitalité, même eût-on envie de la refuser qu'on ne le pourrait pas.

Le vent de la montagne hurle, charriant dans ses replis glacés des flocons de neige. Il fait froid. Terriblement froid. Dans la maison basse dressée contre les éléments hostiles, la cendre chaude rougeole à même le sol, enfumant toute la pièce en même temps que les figatelli et les jam-

fatiguée, leurs traits tirés, leur peau couverte par l'aigre bise...

Oui, évidemment, ce sont des fugitifs de justice, des bandits dont la tête est mise à prix. Mais ils n'ont pas tué pour voler, n'est-ce pas ? Nous sommes en Corse, ne l'oublions pas. Des coutumes ancestrales ne peuvent être détruites d'un seul coup simplement parce qu'à Ajaccio, là-bas, sur la côte, un corps expéditionnaire a débarqué. Ces hommes qui viennent d'entrer, on les a déjà vus dans les mêmes circonstances... ce n'est pas la première fois qu'ils sont pourchassés par la justice. Jamais, dans la montagne, on n'en a pris ou tué un seul. On a l'habitude de les voir, une ou deux fois l'an, en période trouble... la dernière fois peut-être, ils avaient deux ou trois cents hommes derrière eux (tel Spada après l'affaire de Lopina, quand il fut poursuivi par quinze brigades de gendarmerie, par des inspecteurs de police, par des « as » de la Mobile de Marseille, et par quelques dizaines de parents et amis de ses victimes), cette fois-ci, les poursuivants sont plus nombreux, voilà tout. Alors...

Alors, c'est bien simple. On ne les renvoie pas dans la tourmente glacée, non. On fait pour eux ce que les lois séculaires de l'hospitalité commandent de faire, sans exception, pour n'importe qui, voyageur égaré ou bandit.

On les aide à se débarrasser de leur lourd chargement d'armes. Ils les déposent, heureux de se débarrasser pendant quelques instants de leur arsenal. On leur donne à manger, on leur donne à boire. Et, s'ils veulent dormir, on leur permet de s'étendre devant l'âtre...

C'est le seul moment où on pourrait les trahir. Ils sont là, les frères Spada... je les vois seuls, désarmés, à l'entière merci de leurs hôtes, solides paysans corses dont les fusils chargés sont à la portée de leur main, sans compter le pistolet qui, souvent, alourdit leur poche...

Mais on ne les trahira pas, j'en suis certaine. Hormis un ennemi, — et jamais Spada ne s'aventurera dans une maison où se trouvera un ennemi, — aucun paysan corse ne trahira ces deux fugitifs, fût-ce pour gagner un million !

Torre et Caviglioli, ainsi que Bornéa, qui sont cordialement détestés, peuvent craindre une trahison. Encore que cela ne leur arrivera jamais quand ils auront été reçus « en hospitalité ». Mais André Spada n'est pas détesté, lui — et je défie un Corse de me soutenir le contraire, comme je défie un Corse de me soutenir que l'hospitalité n'est accordée par les paysans que sous la menace du pistolet. C'est faux. Le paysan corse, qui est, comme je l'ai dit, armé, n'a peur de rien ni de personne, et s'il donne l'hospitalité, c'est qu'il le veut bien. Non, Spada n'est pas détesté...

Là-haut, on vous dira, si l'on veut bien vous dire quelque chose :

— André ? C'est un homme qui a eu des malheurs. Alors il « se garde », comme de juste, mais il ne vous fera jamais rien si

A Monsieur Gray et
Mademoiselle Christiane Hubert
qui sont les seuls qui m'ont vu
Sous le signe d'amitié
24 Janvier 1931
Spada André

L'autographe donné par Spada aux reporters, après l'interview.

vous n'essayez pas de lui nuire, et bien au contraire, s'il le peut, il vous rendra service.

Et on ajoutera, toujours : — André, c'est un vrai bandit d'honneur ! C'est un homme qui n'a jamais tué pour voler. Et cela suffit pour que le paysan corse lui accorde — quoi qu'on en dise — une certaine estime, et, toujours, l'hospitalité.

Le bandit d'honneur est prêt à tuer un concurrent qui aura voulu empiéter sur son domaine et qui aura refusé de « s'en aller ». Mais il est incapable, même si le portefeuille du concurrent est bourré de billets de banque, de se pencher sur sa dépouille pour lui en prendre un seul.

Lors de l'affaire de Lopinia, il y a un an et demi, Spada est reparti dans le maquis après l'attentat, laissant trois cadavres derrière lui mais sans que ses mains eussent

homme, qui a été capable, pour venir me rejoindre, de voyager trois jours et trois nuits dans ces neiges — et ce afin de tenir sa parole pour l'interview filmée qu'il nous avait promise, — de quoi ne sera-t-il pas capable, de quelle endurance ne fera-t-il pas preuve maintenant qu'il s'agit, non pas de venir faire face aux objectifs du Bell et Howell, mais au contraire d'éviter les canons des mousquetons et des mitrailleuses !

Il passera peut-être des journées avec son frère, tous deux tapis dans une grotte, la nourriture rationnée, le corps engourdi. Il a fait cela cent fois et ne s'en porte pas plus mal, ce « cardiaque emphysémateux » que j'ai vu grimper à la Punta de Calcatagio avec l'agilité d'un chevreuil !

On parlait de le faire repérer par avion ! Quelle dérision ! Les avions peuvent survoler tout le maquis, je suis certaine qu'ils

l'ai vu, quelques jours après, dans la salle à manger cossue d'une opulente maison de campagne appartenant à un monsieur vraiment très, très bien. Il mangeait également, à la table de son hôte, dans de la vaisselle de luxe. Ses armes se trouvaient dans la pièce à côté, allongées au pied du divan sur lequel il avait dormi quelques heures. Je l'ai vu dans un café, où il nous offrit, à nous les cinéastes et à ses hommes, une tournée de « pastis ». Je l'ai vu dans un hameau de huit ou dix feux, évoluant librement sur la petite place, et ce en plein jour. Jamais il ne m'a donné l'impression qu'il redoutait quelque chose, et comme ce jour-là je lui demandais s'il n'avait pas peur de se promener ainsi en plein village, et que je lui faisais remarquer qu'il ferait une belle cible pour un tireur caché dans une des maisons, il me répondit en haussant les épaules :

— D'abord je n'ai peur de rien ni de

personne. Et puis il n'y a aucun danger. Quand je m'arrête dans un endroit quelconque, c'est que je sais où je m'arrête et que je suis sûr qu'aucun de mes ennemis ne s'y trouve. Alors, les autres, ils sont des amis, ou simplement des indifférents, mais je suis aussi sûr d'eux que de mon propre frère.

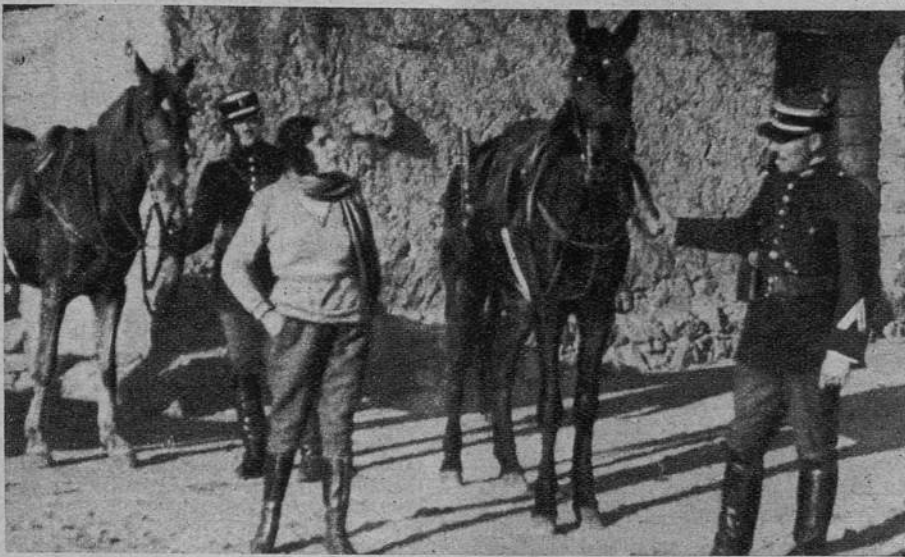
Les Corses n'aiment pas les traîtres, tout simplement.

Et comme je lui disais alors, avec, il me faut bien l'avouer, une pointe d'admiration :

— Votre service de renseignements est bien organisé. Tous mes compliments... Il me répondit, avec un sourire :

— Oh ! vous savez... ce n'est pas moi qui l'ai organisé. Mais, comme tous les bandits corses, je profite des yeux et des oreilles que la montagne aura toujours pour nous.

CHRISTIANE HUBERT.



Les gendarmes corses essayent en vain de questionner Christiane Hubert sur Spada.

seulement effleuré leurs poches, et il a renvoyé, intact, le sac postal et ses valeurs à Ajaccio.

Borné n'en aurait certes pas fait autant.

Cet incontestable respect du bien d'autrui confère donc, en Corse, à un Spada, le droit absolu de se prénommer : bandit d'honneur, et il ne s'en prive pas, n'oubliant jamais d'ajouter : Et de vengeance !

Tant qu'André Spada bénéficiera de l'hospitalité, et qu'il pourra par conséquent partager son existence entre les rochers escarpés et les maisons paysannes, il ne sera ni pris ni tué.

Il vivra, en « se gardant ». Trois, quatre huit, dix jours s'il le faut, il restera sur les crêtes. (Lors de l'affaire de Lopinia, il est resté quinze jours dans une grotte, vivant de châtaignes crues et d'eau.) Puis il descendra au ravitaillement. Il trouvera à manger, à boire, il trouvera des vêtements de rechange, des chaussures solides...

Je ne puis m'empêcher de rire en lisant certaines relations qui annoncent la prochaine capture de ces deux hommes, lesquels ne peuvent tenir longtemps, avec leurs habits déchirés, leur linge en loques et leurs chaussures en lambeaux !

Que ces pronostiqueurs se détrompent. André Spada, traqué par des centaines de chasseurs d'hommes, n'est pas handicapé par la question vestimentaire. Il a un complet de velours bien chaud, ses pieds sont à l'aise dans de solides chaussures cloutées et — je le garantis — son linge est aussi propre aujourd'hui qu'il l'était lors de chacune de nos entrevues.

Car, je le répète, là-haut, dans les régions immenses où « il se garde », dans les hameaux accrochés au flanc des montagnes comme des pots de confiture sur une étagère, qu'y a-t-il de changé ? Il n'y a rien. Là-haut, le passé continue.

Le bandit Spada, privé de son « superflu », connaît la faim, certainement. Mais il l'a toujours, peu ou prou, connue.

Il aura froid. Evidemment, là-haut, dans les neiges, il ne fait pas chaud. Mais cet

ne repéreront jamais Spada. Le jour, il aura toujours une cachette invisible, et la nuit, dame...

La nuit, rien n'empêchera ces deux ombres traquées de poursuivre leur route, dont ils connaissent l'itinéraire point par point...

Car ce sont bien deux ombres, en effet, insaisissables comme des ombres...

Seul un ennemi de Spada aurait une chance de l'abattre. C'est un ennemi de Romanetti qui l'a abattu. Mais Spada n'est pas Romanetti. Il est cent fois plus prudent et cent fois plus méfiant. Romanetti, quand il a reçu les balles mortelles, rentrait tranquillement chez lui, seul, au pas tranquille de son cheval, sur une crête près du golfe de Lava, de sinistre mémoire. Il avançait, comme on dit, « sans s'en faire », pensant à tout sauf à sa propre sécurité.

Je ne puis m'imaginer Spada avançant avec une autre pensée que celle de sa propre sécurité.

Spada, c'est l'instinct de conservation fait homme. Je considère qu'un ennemi n'a pas une chance sur dix mille de l'approcher à portée de fusil — ce fusil fait-il de très longue portée — et l'homme qui voudrait tenter sa chance ferait bien, d'abord, de mettre ses affaires en ordre et d'exprimer sur papier ses dernières volontés, car autant Spada montrera de répugnance à tirer sur les uniformes, autant il éprouvera de joie à abattre celui qu'il prendrait pour un traître.

Le film que nous avons tourné sur lui a passé dans les salles. Le public, on peut le dire, a vu Spada avec sympathie. Les paysans corses le voient de la même manière, parce qu'ils savent qu'ils n'ont rien à en craindre.

Je l'ai vu « en hospitalité » à plusieurs endroits. Je l'ai vu dans une cabane de bûcherons, en pleine montagne. Je l'ai vu dans une maison de paysans, à mi-chemin des plus hautes cimes du Cruzzini. Je l'ai vu dans une bergerie. Il y mangeait son frugal repas, un papier ouvert sur ses genoux lui servant de couvert. Je

On accuse, on plaide, on juge...

Les rats aiment-ils les bananes ?

Othello Kedina, jeune Italien fort paisible, malgré l'allure menaçante de son prénom, vend des bananes savoureuses, appétissantes, d'un beau coloris, admirablement tachetées comme des jaguars.

Sans doute, le métier est-il bon — malgré la crise —, puisque le jeune homme décida, il y a quelque temps, de s'offrir trois jours de vacances durant lesquels il mit à l'abri le régime de bananes dans sa cave : il y avait là cinq cents fruits environ. Or, trois jours après, quand Othello et sa femme, qui n'étaient point Desdémone, revinrent chercher les bananes, celles-ci, comme sous la baguette d'un enchanteur prestigieux, avaient disparu :

— Où sont mes bananes, madame ? demanda le marchand, digne mais péremptoire, à la concierge de l'immeuble.

— Vous ne me les avez pas confiées, monsieur ! répliqua la portière.

Le régime demeura introuvable, aussi l'Italien assigna-t-il sa concierge et le propriétaire d'icelle en quatre cents francs de dommages-intérêts.

— Voyons, monsieur le Juge de paix, gémit le propriétaire, je ne puis être considéré comme responsable de la disparition d'un régime de bananes placé dans la cave de mon immeuble.

— Pourtant, répliqua le magistrat, ces fruits n'ont pu disparaître sans laisser la moindre trace.

La grande prêtresse du cordon eut alors une idée géniale :

— Il y a, dit-elle, des rats dans l'immeuble, peut-être ont-ils dévoré les bananes ?

Mais une autre question se posa alors : les rats aiment-ils les bananes et peuvent-ils en trois jours en manger cinq cents ?

Grave question sur laquelle on discuta doctement durant une demi-heure, et comme personne n'y pouvait donner de réponse décisive, le juge de paix chargea un expert de se rendre compte si les indésirables rongeurs avaient dégusté les bananes d'Othello.

Reste à savoir si l'expert désigné connaît les goûts gastronomiques des rats ?

Une suite à l'affaire des faux bons de la Défense nationale.

En juin dernier, la Cour d'assises de la Seine eut à examiner les faits reprochés au fameux baryton marseillais Martini et à plusieurs complices poursuivis, pour contrefaçon de bons de la Défense nationale et usage de ces bons.

Les inculpés furent condamnés à des peines diverses de travaux forcés et de réclusion ; or, durant l'information, il fut établi qu'un individu, ayant pris successivement les noms Bocellino, Noé, Lecombe, Le comte, Pommier et Fabie, avait négocié à Bordeaux et à Versailles un certain

nombre desdits bons ; grâce à son abondance de patronymes, le personnage ne put tout d'abord être identifié.

Pourtant, en novembre 1930, un certain Pierre Tenailon fut arrêté pour escroquerie, on remarqua que son signalement correspondait à celui de Bocellino, Noé Pommier et autres ; pressé de questions, Tenailon avoua qu'il était bien le « Frégoli » de l'escroquerie qu'on recherchait et on apprit que le prévenu négociait certains bons de façon particulière, c'est ainsi qu'il se rendit un jour chez un bijoutier parisien auquel il acheta un superbe chronomètre en or valant dix-neuf cents francs qu'il régla avec un de ces bons dont ses poches étaient bourrées, priant le bijoutier de faire encaisser ledit bon et de tenir le lendemain le surplus de la somme encaissée, ce qui fut fait... De cette manière, Tenailon achetait fourrures, bijoux, vêtements, objets d'art, livres, car le personnage était un bibliophile éclairé ; un homme bizarre d'ailleurs ce Pierre Tenailon, issu d'une honnête famille bourgeoise et débutant lui-même dans la vie d'honnête façon en dirigeant une entreprise d'électricité où il gagnait largement sa vie, mais une femme passa... comme dit la chanson, une femme jeune, jolte, élégante, aimable et exigeante ; « elles s'attachent toutes avec des faveurs », a dit Stendhal, pour celle-ci, les faveurs devaient être de larges billets bleus, des perles laiteuses et nacrées, des brillants, des dentelles et, pour elle, Tenailon, brave électricien devint escroc et receleur de faux bons de la Défense nationale, qu'il recevait de la main de Martini, chef incontesté de cette bande de contre-facteurs.

Tenailon n'opérait pas seul, il avait des intermédiaires et des complices, les nommés Julie-Louis Court, arrêté presque en même temps que lui et Giovanelli, Vignottes et Harbey, en fuite.

Les faits qui leur sont reprochés valent à Tenailon et à Court de comparaître le 5 décembre et jours suivants devant le jury de la Seine, où ils seront assistés le premier de M^e Paul Henriquet, le second, de M^e J. Legrand.

Le Trésor sera partie civile au procès par l'organe de M^e Séjournant.

Rôle des Assises de la Seine.

Mardi 8 décembre, mercredi 9 : René-Louis Vugen, Emile-Etienne Dugout, Gervais-André Leral, Maurice-Marcel Legal, Lucien Cazenave.

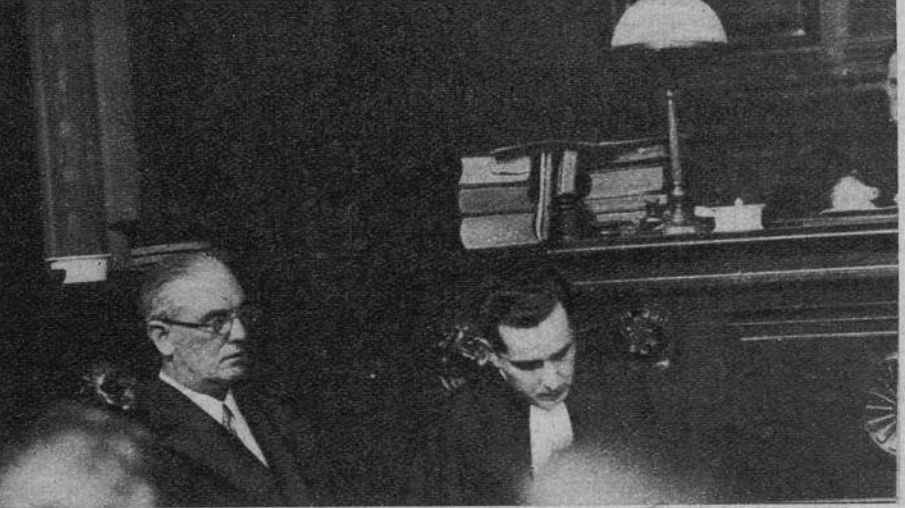
Vols qualifiés, complicité, recel. Défenseurs : M^{es} Doublet, Legrand, Raymond Hubert et Larivière.

Jeudi 10 décembre et vendredi 11 : Julien Grifton, assassinat.

Défenseur : M^e Robert Dolmann. SYLVIA RISSER.



Gabrielle Joron, une ancienne beauté, avait tiré six coups de revolver sur son ex-ami, M. de Astoreca, qui ne lui envoyait plus d'argent. Les débats ont établi une certaine réciprocité des



torts. Gabrielle Joron a été acquittée aux assises de la Seine. A gauche : l'accusée. A droite : M. de Astoreca.



Et voici la même Maud West en vieille femme dans la misère, habillée à la mode d'il y a trente ans, et comme accablée de trop de chagrins...

Miss Maud West est l'une des détectives femmes les plus connues d'Angleterre. Elle a ses bureaux à Londres, à New-Oxford Street, et son travail est un modèle du genre. Elle s'est spécialisée, d'une part, dans les filatures avant divorce et dans le contre-espionnage en ce qui concerne principalement les femmes.

Miss Maud West, qui a cependant du personnel sous ses ordres, opère presque toujours seule. Elle estime, surtout dans les cas délicats, qu'elle est la plus capable de mener à bien des enquêtes discrètes et de respecter de façon totale le secret professionnel.

Miss Maud West, comme tout détective qui se respecte, excelle à se grimer.

Au naturel, c'est une femme d'une quarantaine d'années, vêtue avec une élégance sobre et certaine et aux yeux pétillants d'intelligence. Mais elle peut tout aussi bien se transformer en un «tramp» (un vagabond), un jeune fils de lord ou une vieille femme. Miss Maud West, par surcroît, sait se faire rapidement une nouvelle physionomie.

Même ses collaborateurs, qui la connaissent bien, passent parfois à côté d'elle, dans la rue, sans soupçonner une seconde qu'ils viennent de croiser la patronne.

Nos photographies montrent miss Maud

MAUD WEST

détective à transformations



Voici Maud West au naturel, femme respectable au regard intelligent et vif, dans son bureau directorial de Londres...

West dans deux de ses déguisements les plus

coins de la bouche pour accentuer l'aspect de décrépitude,

et comme la perruque blanche est posée actuellement sur un front que des rides artificielles sont venues creuser. L'habit lui-même est un chef-d'œuvre, avec son aspect 1890 et vieillot, avec le petit nœud au cou, le chapeau ridicule placé très haut et les manches aux épaules remontées. Usé par un long service, cet humble manteau dit à lui seul la misère vaillamment supportée.



Tandis que cette nouvelle incarnation de Maud West nous la montre sous les traits d'un homme élégant et bien pris, allant flâner par le Strand...

caractéristiques. C'est, d'abord, une vieille femme tout à fait inoffensive, et que semble accabler un lourd chagrin. Remarquez avec quel art on a fait tomber les

elle passe d'un déguisement à l'autre, en même temps qu'elle modifie sa taille, sa démarche et toute son allure : flânerie, fatigue ou fièvre de businessman. A volonté!

Un quart d'heure avec Hamid Khan

Le regard de cet homme suffit à nous renseigner. C'est le regard de ceux qui connaissent le mystère. Hamid Khan, le devin, m'indique un siège et, d'une voix douce : — Veuillez écrire quatre questions sur ce papier.

Surpris par cet accueil imprévu, j'écris quatre questions banales, mais d'un texte assez long.

Je conserve ces feuilles de papier sur lesquelles ont été inscrites les questions.

Hamid Khan s'est tenu dans une pièce voisine aussi longtemps que j'écrivais et il n'a pas eu le moyen de lire un seul mot.

Cependant, lorsqu'il revient, il se concentre un instant, puis :

— Voici les quatre questions que vous m'avez posées.

Et il m'annonce à voix haute le texte de ma demande.

Puis il ajoute :

— Prenez cette plume mouillée d'encre dans la main, posez-la sur le papier que vous tenez et serrez-le contre le porte-plume.

J'obéis.

— Ouvrez maintenant le papier. Les réponses y sont inscrites.

Je m'exécute. Les réponses sont écrites fraîchement, et sur l'un des feuillets pliés l'encre s'est déposée sur les deux faces du papier.

Or, Hamid Khan ne s'est pas approché de moi pendant toute l'expérience et je n'ai jamais cessé de tenir à la main les fragments de papier.

Comment dès lors expliquer le phénomène ?

Suggestion... Peut-être cette homme étrange et clairvoyant m'a-t-il fait lire les réponses sur un papier où rien n'était inscrit, et ce grâce à un effort de concentration.

Sommeil hypnotique... Je ne pense pas qu'il eût le temps de m'endormir et de transcrire les réponses à la main, étant donnée la courte durée de l'expérience. En effet, je pris la précaution de chronométrer d'après ma montre l'heure où l'expérience a commencé et celle où elle a terminé. En outre, enfin d'éliminer toute sorte d'erreur, j'ai, de plus, noté au début et à la fin de l'expérience l'heure indiquée par une pendule se trouvant dans la rue.

Phénomène supra-normal... Je penche pour cette hypothèse. Il est des forces ignorées, des facultés psychiques que la vie sociale contemporaine portee, vers «l'extérieur», néglige et que certains hommes doués parviennent à développer par une culture appropriée. Hamid Khan, originaire des Indes, a peut-être trouvé dans la technique des fakirs une méthode excellente pour cultiver ces facultés que l'homme normal laisse dormir en lui.

Quelle que soit l'explication définitive de ces phénomènes, il faut admettre que le pouvoir d'Hamid Khan est indiscutable.

Mais les problèmes que pose un sujet de cet ordre dépassent de beaucoup le cadre de cet article. C'est tout le problème des rapports de l'esprit avec la matière que nous rencontrons ici.

La Police à Marseille

Marseille possède le peu enviable privilège d'être le rendez-vous de toute la pègre internationale. Les bandits, venus des quatre coins du monde, y pullulent, et la police se montre bien souvent impuissante pour réprimer les agissements de tous ces «mauvais garçons».

Pour permettre une défense efficace contre l'armée du crime, un secrétaire général de la police vient d'être nommé par décret à la préfecture des Bouches-du-Rhône.

Son rôle sera d'établir et de maintenir une liaison constante entre les trois importants organismes chargés d'assurer la sécurité de Marseille : police municipale, police spéciale des chemins de fer et des ports et brigade mobile.

Dès à présent, le secrétaire général prévoit une amélioration et une augmentation du matériel pour permettre d'effectuer des rondes de nuit en banlieue. Cette question du transport rapide des agents sur les points éloignés de la ville est extrêmement importante si on songe que Marseille et sa banlieue présentent une superficie bien supérieure à celle de Paris.

Mais là ne se bornent pas les efforts du nouveau maître de la police marseillaise, qui s'intéresse vivement à l'extension des services du laboratoire de police criminelle qui a prouvé, en maintes circonstances, son indéniable utilité, sans oublier l'école de police qui instruit précieusement les agents.

Cette réorganisation de la police marseillaise ne peut que donner d'excellents résultats pour la plus grande satisfaction de la population émue par l'audace croissante des malfaiteurs vivant à leur guise dans la vieille cité phocéenne.

Ajoutons que le secrétaire général de la police n'est autre que M. H. Guerrin, qui sut déjà faire apprécier son énergie et ses sages mesures alors qu'il était chef de cabinet du préfet des Bouches-du-Rhône.

LA T. S. F. AU SERVICE DE LA POLICE DONNE DES RÉSULTATS INTÉRESSANTS

Dans un récent article, nous avons fait connaître plusieurs procédés radiophoniques utilisés par la police américaine dans ses recherches criminelles.

Ces dispositifs ingénieux ont déjà donné d'excellents résultats.

A Detroit, où la police possède un système efficace d'alarme par radio, les résultats ont particulièrement probants.

Au cours du mois de janvier dernier,

cent soixante-quinze arrestations ont été opérées, moins de soixante et une secondes après l'accomplissement du crime ou du meurtre.

Le rapport cite notamment le cas où le caissier d'une grande banque, en présence de deux bandits, avait appuyé sur le bouton d'alarme. Le signal avait été enregistré aux quartiers généraux de la police, qui avaient émis immédiatement un avertisse-

ment par radio aux policiers qui parcouraient la ville en auto.

Lorsque les bandits sortirent de la banque, ils étaient attendus par des inspecteurs qui leur tendirent des menottes. Les constables ayant reçu l'ordre radiotéléphoné avaient réussi à cerner l'établissement de crédit avant même que les malfaiteurs aient eu le temps de prendre la fuite.

J. C.

SI JE SAVAIS

LECTURE GRATUITE DE VOTRE VIE

La Sagesse des Nations dit qu'une seule fois dans la vie de chacun, la chance frappe à sa porte. Elle frappe à la vôtre en ce moment...

Si vous deviez revivre votre vie, agiriez-vous encore de la même façon? Non, pour le plus souvent, n'est-ce pas? Eh bien! pour l'avenir, pourquoi ne pas agir de suite de la



bonne manière? Pour quoi ne pas consulter ce vieux mentor qui vous guidera en toute certitude? Ceux qui l'ont consulté disent que non seulement il vous prédit vos joies et vos ennuis, mais il vous indique les moyens d'éviter ces ennuis et de profiter au maximum de toutes vos joies. D^r R. Marouch, le grand spécialiste grec, dit: «J'ai été vivement surpris de l'exactitude extraordinaire de ses révélations. Il m'a dit des faits qui, dans ce pays, ne sont connus que de moi seul.»

Envoyez-moi votre nom et votre adresse, ainsi que votre date de naissance, le tout écrit lisiblement, et, si vous le jugez bon, joignez 2 francs en timbres-poste de votre pays (pas de pièces de monnaie) pour couvrir les frais d'écriture et de port. Il vous fera parvenir gratuitement une lecture de votre vie. Astral, Dept. A. 3584, rue de Joncker, 41 (Bruxelles), Belgique. Affranchir chaque lettre à 1 fr. 50.

M^{me} CHRISTIANIA Célébr. cart. Voyante. Ne question. pas. Reçoit tous les jours et dim. de 10 à 21 h., 85, avenue du Maine, 3^e étage, Paris (14^e). Traite par correspondance, 20 francs. Date de naissance.

5.000 PHONOS GRATIS

distribués aux lecteurs ayant trouvé la solution et se conformant à nos conditions. Remplacez les tirets par des lettres, de façon à obtenir 3 mots d'année, et en prenant une lettre de chacun de ces mots vous obtenez un 4^e mot. Lequel? Découpez ce bon et adressez-le directement à Phonos ANGELUS, 22, rue des 4-Frères-Peignot, Paris (15^e). Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse

CONCOURS MARS-AVRIL 1932
Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age: 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire: Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6^e.

ÉCRITURES I. RIGUET. Ecrire à: CHEZ SOI. Ecrire à: RIGUET. B.P. 15 Le Bourget.

CHEZ VOUS 7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

75 ES PAR MOIS SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir, pour **12 VERSEMENTS de 75 fr. MENSUELS de 75 fr.**

notre **CHRONOMÈTRE "CO-RE" en OR**

Mouvement de précision **Spiral Bréguet**
Au comptant... 850 fr.
Catalogue général N° 12, franco sur demande adressée au **COMPTOIR RÉAUMUR**
78, r. Réaumur - Paris-2^e

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en citant ce journal, à M^{me} COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanc, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

Fabrique d'ACCORDEONS
François DEDENIS & BRIVE (Corrèze)
Fondée en 1887 Catal. ill. 1 fr.
Réparations. Nouvelle baisse de prix.

SITUATION LUCRATIVE

Indépendante, sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'Ecole Supérieure de Représentation, fondée par les industriels de l'Union Nationale. On gagne en étudiant. Cours oraux et par correspondance, quelques mois d'étude. Brochure 17 gratis, 3 bis, rue d'Athènes, Paris (9^e).

M^{me} PREVOST Aven. préd. Cons. Date juste. Pr. mod. 37, r.N.-de Nazareth, pl. Rép. Id cour à dr. 3^e ét. Pas les M^{rs}.

M^{me} FLAUBERT VOYANTE, connaît la science des Brahmines qui seule fait réussir en tout. Reçoit de 10 à 12 et 2 à 7. 44, r. de Maistre. 2^e ét. C. t. p. r.

CHEZ VOUS 1200 fr. p. mois sans quittance. Partout facile. Écr. Étab. FUSEAU, 75, MARSEILLE.

LE FOU-YU

CE TALISMAN DE JADE
"LA PIERRE DU BONHEUR"

Pour Vous

Pendentif Pince
50 fr Argent 65 fr
125 fr Or 150 fr

Ch. OUDIN Joaillier
17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION DIRECTE NOTICE FRANCO SUR DEMANDE

LA GAÏETÉ C'EST LA SANTÉ ET LA SANTÉ C'EST LA GAÏETÉ

POUR RIRE ET FAIRE RIRE, A LA NOCE, PARTOUT

Le RECORD du RIRE

Demandez le SUPERBE ALBUM ILLUSTRÉ 200 pages. 1200 gravures comiques. Surprises sensationnelles, Clansons et Monologues. CURIOSITÉS COMIQUES PAR MILLIERS. Appareils de prestidigitation bon marché. Objets truqués hilarants. Danses, Hypnotisme, Magie. Pour réussir, etc... Envoyez contre 2 francs (timb. 1 franc, ou mand.). Étab^l Paul GOBIN, 9, boul. St-Martin PARIS (3^e)

M^{me} FATHA BEY Célébr. M^{me} Voyante, venue de Madagascar pour l'Exposition Coloniale, donnera quelq. mois encore ses cons. 324, r. St-Martin. Tous les jrs de 10 h. à 7 h. et par corresp.

MARTHA MARY VOYANTE: Meth. égypt. trans. pensée. Fixe date, év. par lect. dans sable et crist. Tarots. Reçoit 1 à 7 sauf dim. et lundi. Par cor. 20 f. 50. 70, r. Pixérécourt (20^e) 5^e ét. Mat. : Pl. des Fêtes

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplômée M^{me} Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e ét. De 1 à 7 h.

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M^{me} GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS. a broch. grat. N° 4.

SAGE-FEMME 61, rue Darnéme (18^e). Pension. Consultat. toute heure. Discretion.

EN VOYAGE, emportez un peu de chez vous

MALLES TROUSSES SACS
PRATIQUES SOLIDES et CHICS

Très grand Choix de MODÈLES

PAYABLES 0 fr. 85

PAR JOUR
Livraison immédiate
Prix de Fabrique

Et. C.A.M.P.
1, Rue Borda, PARIS (3^e)

CATALOGUE GÉNÉRAL franco sur demande

VENTE RÉCLAME

MONTRE et chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remontoir marchant 36 heures. Même prix: Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garanti 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont. remu^t. Fabrique P. M. ERVICT, Rue Amaleot, Paris

9 fr.

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante M^{me} MARYS, 45, r. Laborde, Paris 8^e. Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

AVENIR par célèbre astrologue Jane Phong. Amour, santé, aff^{res}. Env. 10f. Écr. S.P. 25, Galerie des Marchands, Paris-8^e. Prén. date, nais.

TATOUAGE disparition certaine, rapide, définitive. Ciné photos, méthode pour opérer soi-même. Prof. DIOU, 11, rue Champlonnet, Lille.

GAGNEZ 1 000 frs par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire: Manufacture FAX S., à Marseille.

M^{me} LUCETTE CONSULT. par M^{me} LUCETTE. Cartom. 35, r. St-Marc, 2^e. T. les j. de 10 à 6 h. et par correspondance.

SOIGNEZ-VOUS CHEZ VOUS

SANS PERTE DE TEMPS, SANS FIGURES SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL.

MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES

SYPHILIS, BLENNORRÉE, URETHRITES, PROSTATES, CYSTITES, PERTES, METRITES, IMPUISSANCE

Traitement facile à appliquer soi-même à l'insu de tous. Efficace et sûr.

SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX

Venir ou écrire: Doct. J. L. rue de Provence, Paris (9^e)

Angle Chaussée d'Antin

UN ESCROC DE GÉNIE (Suite de la page 11.)

brigands, il reçoit, d'une souscription des fidèles, un confortable viatique... et il poursuit ses exploits.

A force, toutefois, de mettre le Midi de la France en coupe réglée, Collet se rendit compte que le jeu devenait dangereux. Il prit le chemin de Paris, où il continua à faire des siennes. Il faut cependant y ajouter ceci à son actif: ce fut là qu'il s'intéressa à une fillette devenue orpheline. Il la fit instruire, la dota et, jusqu'à son mariage, ne cessa jamais de s'occuper d'elle.

Tantôt moine, tantôt officier, l'escroc parcourt l'Ouest de la France, puis le Nord, accumulant partout les dupes et se tirant toujours d'affaire. Enfin voici le chef-d'œuvre de sa longue carrière: revenu à Paris, Collet parvient, sous le nom de général comte de Borromeo, à se faire établir une commission lui donnant pleins pouvoirs pour organiser l'armée de Catalogne, avec autorisation de tirer des divers régiments les officiers les plus distingués et de prendre dans les caisses publiques tous les fonds dont il aurait besoin.

On était alors en 1812. La France était toute troublée par la désastreuse guerre de Russie. Nul ne savait au juste quelles pouvaient être les décisions de l'Empereur relatives aux troupes stationnées en France. Admirable moment pour un aventurier de génie! Collet, devenu général, se lança hardiment dans l'épopée.

A Valence, où commence sa tournée, il se crée un état-major, décore des officiers, préside des banquets... et prend 20 000 francs dans les fonds de l'Etat. Puis, suivi de sa brillante escorte qui croit se diriger vers la Catalogne, il se rend à Avignon, où il cueille 115 000 francs; à Marseille, 200 000; à Nîmes, 30 000. A Montpellier, il va en faire autant; le matin, il a passé une revue de la garnison; le soir, il assiste à un banquet donné en son honneur par le préfet; il est en train de savourer un sorbet en causant

galamment avec une de ses voisines, quand la porte de la salle livre passage à deux gendarmes qui lui mettent la main sur l'épaule. La brillante assistance s'indigne. Mais il faut s'incliner devant les pièces que présentent les gendarmes. Pour la première fois, voici notre voleur arrêté.

Arrêté, oui, mais pas pris! Un homme de ce genre a plus d'un tour dans son sac.

On interroge l'inculpé; il refuse de répondre et, comme on ne parvient pas à découvrir sa véritable identité, l'instruction languit. Un jour, le préfet de l'Hérault, celui qui précisément avait invité à dîner le général de Borromeo, croit avoir une idée de génie: il réunit autour de sa table toutes les notabilités locales avec l'intention, au cours du repas, de leur montrer le mystérieux inculpé. Quelqu'un peut-être le reconnaîtra.

On amène donc Collet à l'hôtel de la Préfecture, on l'enferme dans une soupenne, près de la cuisine. Quand l'instant de la confrontation est arrivée, on va le chercher dans sa prison provisoire; la soupenne est vide. Collet s'était emparé d'une veste et d'un bonnet de cuisinier, avait posé sur sa tête une manne et, la porte fracturée, était passé tranquillement à la barbe des gendarmes de faction.

Un autre peut-être, après une telle alerte, se fût tenu coi et eût joui paisiblement des sommes énormes mises en lieu sûr. Mais Anthelme Collet, il ne faut pas l'oublier, n'était pas un voleur vulgaire; c'était un dilettante, un artiste; il volait pour son plaisir, pour s'amuser; il changeait de personnalité pour se moquer des gens et se donner à soi-même la comédie. «Parfois, avouera-t-il, je me surprenais à croire que j'étais réellement ce que je paraissais être!» Voler et tromper était le but même de sa vie.

Il continua donc et se fit pincer, pour de bon cette fois. Sous un nom d'emprunt,

il fut condamné à cinq ans de prison. Relâché, il recommença son existence aventureuse, à Montauban, à Rochebeaucourt, où il loua une partie de l'appartement du commissaire de police; au Mans enfin, où il se fit arrêter: le 20 novembre 1820, sa véritable personnalité mise à jour, on le condamna à vingt ans de travaux forcés. Sa brillante carrière était finie.

Pardon! Au bagne de Rochefort, où il fut enfermé, il trouva le moyen de commettre une dernière escroquerie. Comme beaucoup de fameux criminels, Collet, dans sa prison, avait écrit ses mémoires. Des éditeurs l'apprirent et vinrent à Rochefort lui faire des offres: il vendit deux fois le même manuscrit.

Il nous reste, sur le roi des escrocs, un témoignage peu connu, celui de M. Achille Laurent, qui, en 1836, visita le bagne de Rochefort, où Collet achevait sa peine.

Ce qui, rapporte ce témoin, dès l'entrée du port, est un objet de curiosité mêlée de dégoût et de compassion, ce sont les forçats. Ces malheureux, jambes nues, la tête rasée et couverte d'un bonnet rouge, vêtus d'un pantalon de grosse toile et d'une veste marquée de leur numéro, sont accouplés deux à deux par une chaîne en fer de cinq pieds de long... Nous demandâmes, au travers de la grille, à l'un des galériens qui s'étaient approchés pour nous offrir de petits ouvrages en bois des îles, si Collet était là.

Collet! dit-il, en se retournant, on l'appelle.

Nous vîmes alors s'avancer avec un air de parfaite aisance un homme de bonne mine, d'environ cinquante-cinq ans, une main dans le gousset et le bonnet rouge à l'autre main. Il nous demanda poliment ce que nous lui voulions. Nous dîmes que nous désirions savoir à combien d'exemplaires il

avait fait tirer l'ouvrage qu'il venait de publier.

— A 3 000, répondit-il. Au moins c'est le nombre convenu avec mon éditeur; mais vous comprenez qu'il lui est facile de me tromper s'il veut, dans la situation où je me trouve.

— Combien de temps avez-vous encore à passer ici.

— Quatre ans.

— Que ferez-vous quand vous serez libre?

— Oh! je ne serai pas embarrassé.

— Mais vous devrez l'être, au contraire, rien que pour gagner de quoi vivre.

— Pas du tout. Il me reste 25 à 30 000 francs de rente.

— Est-ce que tous les frais de justice ne vous ont pas tout enlevé?

— Oh! j'ai pris mes précautions d'avance!

Malheureusement, ces précautions ne lui servirent pas. Atteint d'une fièvre maligne, il fut transporté à l'hôpital, et, le 24 novembre 1840, au moment où il allait être libéré, il mourut en disant:

— Je n'ai qu'un regret avant de rendre le dernier soupir, c'est de mourir forçat! A quoi bon avoir de l'or! Tant d'or! tant de bijoux!

R. R.

Prochainement:

La Maison de Santé des Gardiens de la Paix

Imp. CRÉTÉ. — CORBEIL.

15

POLICE

MAGAZINE

Bloc-Notes de la Semaine (Suite.)



A Bucarest, des troubles ont éclaté, fomentés par des fonctionnaires dont les salaires avaient été réduits, et réprimés énergiquement par la police et les troupes. (W. W.)



A Saint-Jean de Luz, on a saisi des fusils, des revolvers et trente-six mille cartouches, dans cette boutique de marchand de bois. Trafic d'armes clandestin. (W. W.)



Roger Candille, employé des postes à Paris, a fui avec 200 000 francs.



Mlle Poussard, employée au même bureau, s'est sauvée avec lui.



Dolly Bihouri, comtesse Capelet de Bourgoïn, qui doublait Joséphine Baker, a pu résilier son contrat. Jalousie de Joséphine... et procès. (W. W.)



A Londres, devant cette boutique de spiritueux, le bijoutier Gerthon a été attaqué et dévalisé à deux heures de l'après-midi. (I. P. S.)



La Banque coloniale, à Paris, rue de la Victoire, a fermé ses portes. Fromont-Guiesse, président du conseil d'administration, a été arrêté, 90 millions au passif. (K.)



A Boulogne-sur-Seine, Jeanne Mangot a tué son amant, M. Beaux, puis s'est fait justice. (K.)

Lisez dans ce numéro : **LE POURRISSOIR**, par Jeanne HUMBERT,
LES ÉCUMEURS DE CHAMPS DE COURSES, par Jean KOLB.